

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 25

MONTREAL, 26 NOVEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 Cts

## REVERIE



Ami, vous me disiez: " Laisse flétrir les roses,  
Laisse ternir l'azur et souffler les autans:  
Lorsque le froid hiver glacera toutes choses,  
Dans nos cœurs renai ront les soleils du printemps..."

" A l'entour du foyer ou la flamme pétille,  
Ta place est la première au cercle des amis:  
Pres de moi tu seras au festin de famille:  
Laisse venir l'hiver, nous serons plus unis..."

Et moi je souriais en secouant la tête,  
J'ignorais, cependant, ce que dure l'amour,  
Mais je sais que le deuil accompagne la fête,  
Et que sans lendemain finit le plus beau jour.

J'eus raison, mon ami: quand partit l'hirondelle,  
S'envolèrent aussi vos serments amoureux:  
Seule mon âme encore à votre âme est fidèle:  
Vous pouvez m'oublier, je vous en aime mieux

Je vous aime en Celui qui fait fleurir les roses,  
Qui fait comme il lui plaît l'azur et les autans,  
Et tomber les frimas et mourir toutes choses...  
Nous nous verrons au ciel: c'est l'éternel printemps.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 26 NOVEMBRE 1892.



L'avare est comme le riz : il ne devient bon à quelque chose que lorsqu'on le voit crever.

"Maman, disait le petit Edmond, j'ai les mains sales, dois-je les laver ou mettre des gants ?"

Un journal américain donnant une statistique des naissances, s'exprimait ainsi : Il y a eu sept mille trois cents naissances, toutes d'enfants.

A un bal de petits bourgeois on lisait sur les billets, au lieu de *non transmissible*, les mots : "Nul ne sera admis à moins qu'il ne vienne lui-même."

Un ami demandait à Grosel, qui prétend être un grand voyageur, s'il avait vu les Dardanelles : "Oui, dit-il, j'ai dîné avec elles à Vienne, et je n'ai jamais vu de filles plus gentilles."

Dans la vitrine d'un marchand de médecines brevetées, on lit l'annonce qui suit : "Le public est prié de ne pas prendre cette maison pour celle d'un autre charlatan qui demeure en face."

Dans un journal de l'Ouest : "On demande des ouvrières en chemises." Il est peu probable pourtant que l'annonceur voulût des travailleurs dans un aussi simple appareil. Il voulait dire sans doute *pour chemises*.

Un vieux soldat racontait ainsi sa première bataille : "Je ne dirai pas que je me suis sauvé, mais si j'avais eu à aller chercher le médecin pour un blessé et que quelqu'un m'aurait vu courir, il aurait cru certainement que la personne était bien dangereusement malade."

A la première représentation de Chilpéric, en 1736, on applaudit fort ces vers : sentence assez médiocre :

"Tenter est des mortels ; réussir est des dieux."

Un spectateur dont l'oreille était dure avisa un des plus chauds applaudisseurs et lui demanda quel était ce vers. "Vous n'avez pas entendu ? reprit l'enthousiaste.

"Enterrer les mortels, ressusciter les Dieux."

## MOTS D'ENFANTS

*Le professeur.*—Les objets transparents sont ceux à travers lesquels on peut voir. Maintenant Jules, pouvez-vous me donner un exemple d'objet transparent ?

*Jules.*—Oui, monsieur ; un trou de serrure.

## PRATIQUE

*La cuisinière.*—Madame, j'aimerais bien avoir un miroir dans ma cuisine.

*La dame.*—Gardez vos casseroles bien propres et vous n'en avez pas besoin.

## LES DROITS D'AUTEUR

Deux amis se rencontrent dans un club. Après quelques mots de conversation, l'un des deux raconte une petite histoire.

—Tiens, dit l'autre, cela me rappelle une autre histoire. (*Il la raconte.*)

—Je ne vois pas comment mon histoire rappelle la tienne.

—C'est bien simple ; la mienne était sur la même page du *Samedi* que la tienne.

## CONSOLANT

*Alphonse.*—Quelque soit la stupidité d'une farce, elle trouvera une certaine classe de femmes qui riront toujours.

*Louis.*—Quelle classe ?

*Alphonse.*—Celles qui ont de belles dents.

## AVANT ET APRÈS

*Le vieux garçon.*—J'apprends que tu ne t'accordes pas avec ta femme ; qu'est-ce qu'il y a donc ?

*Le martyr.*—Je n'aime pas sa manière de parler ; elle est sarcastique et ne manque jamais l'occasion de me rire au nez. C'est ennuyeux à la fin.

*Le vieux garçon.*—Est-ce que tu ne la connaissais pas avant ton mariage ?

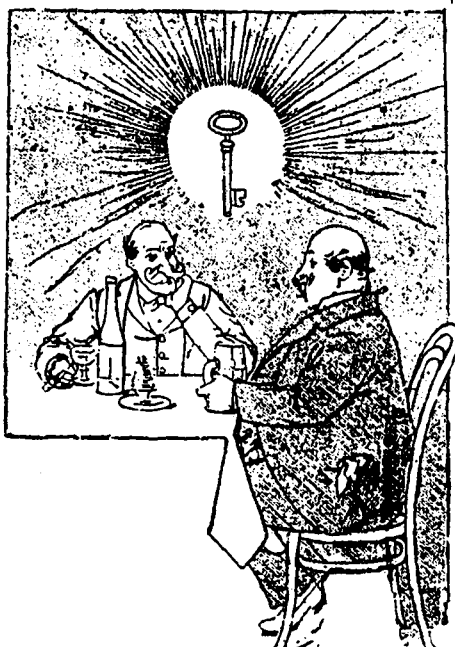
*Le martyr.*—Oui, mais je croyais alors que c'était de l'esprit.

## PAS CE QU'IL VOULAIT DIRE

*Mlle de Laquarantaine.*—Il me semble, monsieur Dumillion, que je ne pourrai jamais apprendre à vous aimer.

*M. Dumillion.*—Essayez ; on n'est jamais trop vieux pour apprendre.

## AMI PRÉCIEUX



*Godefroi.*—Nous allons maintenant boire une petite santé à ce qu'il y a de plus cher aux gens mariés !

*Maurice.*—Tu veux dire à nos femmes ?

*Godefroi.*—Non ; au passepartout.

## LES MŒURS DU GRAND MONDE



*Mlle Haricot Blanc.*—Savez-vous qu'en sortant de table, c'est impoli de se servir d'un cure-dents ?

*Monsieur Dixhuitcarats.*—Alors, retournons : je vais aller chercher une fourchette.

## TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE

Un médecin raconte ainsi ses débuts dans la profession : "Quand j'ai commencé à pratiquer, je me suis servi de toutes les ruses employées généralement par les confrères. Tous les matins, mon cheval m'attendait à la porte, et je parcourais la ville en tout sens, comme si la peste était répandue partout et que des légions de malades agonisants, m'attendaient pour se faire arracher à la mort. Chaque fois que j'allais à l'église, mon domestique ne manquait jamais de venir me chercher pendant l'Office pour un prétendu malade, et j'avais soin de faire beaucoup de bruit lorsque je quittais mon banc. Cependant tous ces subterfuges, symptômes d'une grosse clientèle ne me donnèrent pas un patient de plus. Personne ne se montrait.

"Pour comble de malheur les autres médecins de la ville semblaient s'être lignés contre moi. Finalement j'eus ma revanche.

"Il y avait une convention médicale dans la ville voisine de la nôtre ; tous les médecins y assistaient, excepté moi naturellement. Vers les midi, un ouvrier tombe d'un échafaudage et se casse une jambe. Comme je restais l'unique médecin de la ville, on vient me chercher, j'y cours ; j'examine la blessure, et je dis qu'il sera peut-être nécessaire de faire l'amputation de la jambe. En attendant, j'y mets tous les bandages que je puis ; je lui administre des calmants, en un mot je lui donne tous les soins nécessaires et je pars. Le lendemain, je retourne voir mon malade, espérant le voir plus calme. Hélas ! il était furieux je m'étais trompé de jambe !"

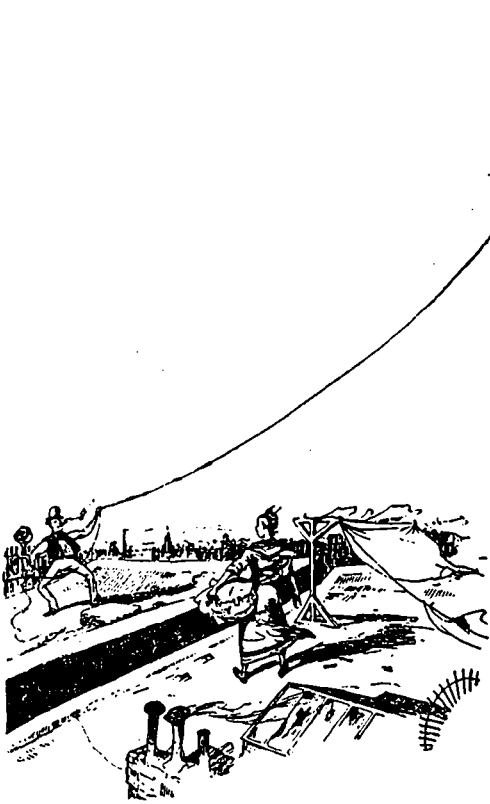
## COMMENT GAGNER UN PROCÈS

Un avocat, assez mal bâti et fort laid, plaide contre une bourgeoise. C'était une cause sommaire qu'il chargeait de beaucoup de moyens inutiles. La bourgeoise, perdant patience, interrompt l'avocat et dit :

—Messieurs, voici le fait en deux mots. Je m'engage à donner au tapissier qui est ma *partie* une somme pour une tapisserie de Flandre, à personnages bien dessinés, beau comme M. le juge (*c'était effectivement un bel homme*). Il veut m'en livrer une où il y a des personnages estropiés, malbâtis, comme l'avocat de ma *patrie* : ne suis-je pas dispensé d'exécuter la convention ?

Cette comparaison, qui était très claire, déconcerta l'avocat adverse, et la bourgeoise gagna son procès.

## APPAREIL SANITAIRE



*La voisine.*—Ah ! ça ! Est-ce que vous avez envie de tuer votre enfant ?

*Baptiste.*—Au contraire, je veux lui sauver la vie. Le médecin dit qu'il lui faut l'air des montagnes. Alors, avec ce cerf-volant, c'est la même chose.

## COQUILLES AMUSANTES

—Par *dérision* (décisions) en date du... M. X... a été nommé, etc.

—M. Z. est *risible* (visible) tous les jours, de deux à quatre heures.

—M. Y. assistait à la fête et portait ses décorations en *scuteur* (sautoir).

—On annonce la mort de M. X..., qui a *brillé* (brillé) pendant vingt-cinq ans dans le barreau.

—Ce régiment compte un assez grand nombre d'*enragés* (engagés) volontaires.

—Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il *mangeait* (rengeait) sa bibliothèque. C'était un homme de *rien* (bien) connu par sa *rapacité*, (capacité).

—A la vue de l'assassin, la jeune fille *s'évanouit* (s'évanouit).

—Un arrêté de Maire :

"A partir du 17 de ce mois, les habitants seront obligés d'écheniller les *pompiers* (les pompiers)."

Dans un dictionnaire d'histoire naturelles :

"*L'auteur* (l'autour) appartient à la famille des Buses."

## LES DOUCEURS DE L'AUMONE

Une vieille fille est morte dernièrement à Brooklyn, laissant son frère unique héritier de ses dix mille dollars de rente.

Ce frère est bien l'être le plus avare qu'ait produit la création, depuis la découverte des sept péchés capitaux ; mais il adorait sa sœur et sa sœur l'adorait.

Les clauses du testament étaient celles-ci :

"Voulant forcer mon frère—dans l'intérêt de son âme—à connaître enfin les *douceurs de l'aumône*, je lui lègue, etc., à la condition par lui, de donner chaque jour un dollar au premier pauvre qu'il rencontrera sur son chemin."

Les premiers jours, malgré sa répugnance instinctive, l'avare lâcha le dollar pour obéir à la

chère défunte, mais avec une rancune telle, que les douceurs de l'aumône devenaient de jour en jour pour lui, une énigme plus indéchiffrable et plus mystérieuse.

Un scrupule lui vint.

—Je n'exécute que les dernières volontés de ma sœur, puisque j'ignore encore ce qu'elle a voulu que j'apprise !

Et cette idée lui ôta le sommeil.

Que faire :

Il a cherché et trouvé — le pauvre homme.

Chaque soir, il remet un dollar à sa gouvernante, en lui recommandant de le donner au premier pauvre qu'elle rencontrera ; puis, en haillons, il va l'attendre au passage, lui tend la main, murmure *la charité* ! d'une voix pleurarde, et le dollar retourne dans sa poche...

—J'ai rempli ton dernier vœu ; chère sœur ! oh oui ! je le sens là !... Je connais à présent les douceurs de l'aumône !

## QUESTION D'ECONOMIE

*Eva.*—Papa, je demande votre consentement à mon mariage avec Lucien.

*Le père.*—Pour ça jamais.

*Eva.*—Ainsi vous me refusez la seule chose qui peut me rendre heureuse.

*Le père.*—Ton bonheur m'est aussi cher qu'à toi-même.

*Eva.*—Mon père, ne me trompez pas.

*Le père.*—Mon enfant, c'est pour ton propre bonheur que je te refuse mon consentement.

*Eva.*—Et qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

*Le père.*—Mon enfant, tu parles de mariage... (*Eva fait un signe affirmatif*), bien moi, je te parle d'enlèvement.

*Eva (transportée).*—Ainsi, je puis épouser Lucien ?

*Le père.*—Sûrement ; mais pas de noces à la maison, s'il te plaît (*regardant l'heure*). Mon enfant, je te bénis. Je consens à payer pour un enlèvement fashionable, mais une noce chez moi ! jamais. Dis à Lucien qu'il ne se prive de rien.

## FAUT RIEN LAISSER PERDRE

Les Sieurs C... et L... sont deux millionnaires, et de plus, ils sont beaux-frères. Un jour, une discussion s'engagea entre eux à propos d'un bornage à faire. Pas de conciliation possible. C... envoya l'huissier à L... Ils paraissent devant le juge, qui commet un géomètre pour mettre d'accord les deux entêtés. L'homme de l'art, après avoir terminé son travail, le soumit aux plaideurs, et il constata qu'il y avait un déficit de cinq centimètres. Pour leur donner complète satisfaction, il proposa donc de partager cette perte proportionnellement à la quantité du terrain possédée par chacune des parties. Elles firent la sourde oreille, et cependant elles convinrent qu'elles se rendraient de nouveau sur les lieux avec le géomètre pour terminer leur différend.

Au jour fixé, elles furent exactes. On discuta longtemps ; la conversation s'envenima à un tel point que C..., quoiqu'âgé de soixante et quelques années, lança un coup de poing à L... Cette voie de fait parvint à destination, et on put voir

quelques minutes plus tard que C... avait atteint son but.

On se présenta de nouveau devant le juge qui, instruit de la conduite de C... lui fit une verte reprimande.

—Oh ! Monsieur, répondit C..., tout est oublié. J'ai fait mes excuses à L... Notre affaire est terminée ; nous supportons le déficit par égales portions, et nous payons les frais par moitié.

—Oui, répliqua L..., c'est ça ; mais qui me payera les deux sangsues que j'ai achetées pour le coup de poing que tu m'as donné ; je ne veux pas en être du mien.

—Qu'à cela ne tienne, répondit enfin C... Je les payerai, mais... tu me les rendras, elles pourront encore servir...

## IL NE L'A JAMAIS VU GRIS

*L'avocat.*—Connaissez-vous Boissec ?

*Le témoin.*—Je le connais depuis son bas âge.

*L'avocat.*—Avez-vous été souvent en sa compagnie ?

*Le témoin.*—Oh ! oui. Plus de cent fois.

*L'avocat.*—Avez-vous passé de joyeux instants avec lui quelquefois ?

*Le témoin.*—On peut le dire sans crainte de mentir.

*L'avocat.*—L'avez-vous vu ivre quelquefois ?

*Le témoin.*—Cela ne m'est pas arrivé une seule fois dans ma vie.

*L'avocat.*—Prétendez-vous dire, sous votre serment, que vous n'avez jamais vu Boissec en état d'ivresse ?

*Le témoin.*—Certainement que je ne l'ai jamais vu... J'étais toujours moi-même sous la table bien avant lui !

## RIEN D'INUTILE DANS LE MONDE

*La tante.*—Ta maman doit être contente que ton rhume soit guéri, n'est-ce pas ?

*Fernand.*—Non ; ça amusait tant le bébé.

## BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

*Question posée par un lecteur.*—Un gentleman se promène avec deux dames. Un orage éclate. Ces trois personnes n'ont qu'un parapluie. Que doit faire le gentleman ?

*Réponse de l'éditeur.*—Le gentleman, sans hésiter, devra ouvrir son "umbrella" et se placer entre les deux dames. Il évitera ainsi de témoigner aucune partialité *choquante* à l'égard de l'une d'entre elles... et ne sera pas mouillé par l'averse.

## LE COIN DE "JOE"

Petit Paul : (4 ans) à sa mère.

—Maman, la sœur a dit que si l'on faisait un péché mortel l'on tomberait en enfer. Elle se trouverait trompée, hein, si le Bon Dieu avait mis l'enfer en haut et le ciel en bas ?...

Virgie : fillette de 5 ans environ.

Papa, maman et bébé sont en voyage, ils entrent dans un grand hôtel de New York, et font connaissance avec le propriétaire.

*Le monsieur.*—Ah ! la chère petite, elle aussi voit du pays !

*Sa maman.*—En effet, elle nous a accompagnés partout.

*Virgie.*—Pas partout, maman, tu te rappelles, je ne suis pas allée avec toi à ton voyage de noces !...

Maman fait la remarque que les œufs ne sont pas frais.

Le papa excuse le cultivateur qui les a vendus.

—Ce n'est pas de sa faute, dit-il.

—C'est vraie, dit Virgie ; c'est de la faute de ses poules, je les ai vu en campagne, elles sont toutes *des vieilles*.

"JOE."

## ALTERNATIVE INTÉRESSANTE



Le père Latidippe, (sortant d'un sommeil prolongé). — Si je me suis saoulé, j'ai perdu un cheval ; mais si j'ai été sobre, j'ai trouvé une voiture.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

En visite d'ans l'appartement d'un malade :

— Vous avez beaucoup souffert, mon pauvre ami ?

— Je le crois bien... une pneumonie !

— Et d'où diable cela a-t-il pu venir ?

— Hélas ! j'ai cherché dans un dictionnaire... Ça vient du grec.

Un noir du plus beau teint comparait en police correctionnelle pour une peccadille.

Le président l'examine avec intérêt, puis lui demande où il est né.

— A Paris, répond le moricaud.

— Comment, à Paris ?

— Oui, rue Montmartre.

— C'est drôle, dit le président, en se penchant vers son voisin de droite... je l'avais pris pour un nègre.

Une femme était accusée d'avoir volé des betteraves.

— Votre état, demande le président à l'accusée.

— Veuve.

— Mais ce n'est pas un état... Garde champêtre, dites-nous quelle qualité elle prenait quand vous l'avez arriétée.

— La meilleure, mon président, tout ce qu'il y a de mieux en betteraves !

M. Paul commence à savoir lire ; hier, son oncle lui demande :

— Quels livres veux-tu que je t'achète ?

Et M. Paul, sans hésiter :

— Deux livres de pralines au chocolat.

Une jeune fille a épousé un riche vieillard.

— Comme il est courbé ! disait quelqu'un, en désignant l'époux.

— C'est, répondit un mauvais plaisant, pour faire croire à un mariage d'inclination.

Un jeune bambin faisant ses devoirs d'école :

— Dis, maman, faut-il un trait d'union à belle mère ?

— Non, mon enfant, ton père l'a supprimé.

Dans une de ces petites gargotes où la

sauce est aussi borigesque que dans les grands restaurants, mais moins cher notée :

Le garçon. — Monsieur veut il dîner à un franc cinquante ou à deux francs ?

Le client, (prenant la carte). — Quelle est la différence ?

Le garçon. — Cinquante centimes, Monsieur !

Le général fait une inspection.

S'adressant à un soldat en train de manger :

— Est-il bon votre pain ?

— Il n'est pas mauvais, mais il empâte un peu la gueule.

— Comment la gueule ?

— Je parle de la mienne, mon général ; je ne parle pas de la vôtre !

— Quelle différence y a-t-il entre un ministre et un directeur de théâtre ?

— ???

— Plus il y a de frais de représentations, et plus un ministre est content ; pour le directeur de théâtre, c'est tout le contraire.

En sortant d'un cirque :

— Quelle patience il a fallu à ce dompteur pour rendre ses éléphants musiciens !

— Du tout ; ils le sont de naissance.

— Allons donc !

— Naturellement ; tout petits, ils jouaient déjà de la trompe.

Réflexions d'un bohème :

— C'est drôle, plus je maigris, plus mon palotot devient gras.

Un de ses amis disait à un chirurgien en vogue et largement enrichi :  
— Comment, avec ta fortune, peux-tu continuer à couper des bras et des jambes du matin au soir ? Ce n'est certes pas par intérêt ; c'est donc pour l'amour de l'art ?

— Non, répondit-il, ça me distrait !

Un étranger montre à un de ses amis un objet qu'il vient d'acheter au Grand-Bazar.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui dit l'ami.

— Je n'en sais rien.

— Et à quoi ça peut-il servir ?

— Je l'ignore... mais ça doit être bien commode !

Deux pauvres hères s'étant cotisés pour acheter un morceau de pain, le premier, avant de partager, demande au second :

— Veux-tu l'aîle ou la cuisse ?

A table :

Monsieur, qui découpe un poulet, s'escrime en vain contre une carcasse, dont les muscles rendraient des points aux biftecks des restaurants à vingt-deux sous.

A la fin, agacé :

— D'où diable, s'écrie-t-il, peut bien sortir une volaille aussi coriace ?

— Mais, tout simplement d'un œuf dur, répond gravement Calino.

— Alors, vous donnez à votre fille, ma fiancée, 100,000 francs ; c'est peu.

— Oui, mais elle aura tout notre bien, a notre mort.

— Le fiancé, distraitemment :

— A peu près vers quelle époque ?

Extrait d'une lettre d'un soldat, qui fait la campagne au Dahomey, à sa famille :

— J'espère que nous serons bientôt à Kana ; pour le moment, nous ne sommes pas à la noce.

Derrière un corbillard :

— Alors le défunt n'avait pas de famille ?

— Pas la moindre. Vous voyez, c'est moi, son propriétaire, qui suis obligé de conduire le deuil.

— C'est très gentil de votre part.

— Dame ! c'était un si brave homme ! Vous me croirez si vous voulez, mais je l'accompagne au cimetière avec autant de plaisir que si c'était un de mes parents.

Le mendiant philosophe.

Il arbore sur sa poitrine une pancarte ainsi conçue :

*Ne soyez pas honteux de me donner qu'un sou...*

JE SUIS AVEUGLE !

La série des enseignes est inépuisable. En voici une décrochée auprès des Halles :

A LA GRANDE MARMITE

Salle au fond.

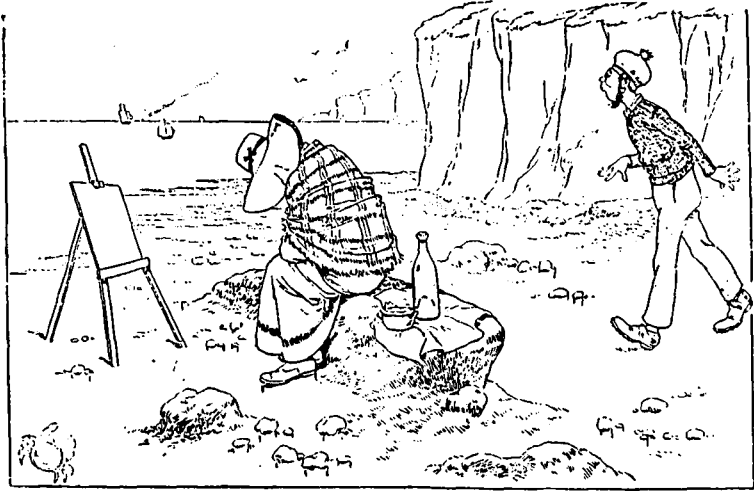
## SOUVENIRS DE LA BELLE SAISON



Elise. — Ainsi tu as pu apprendre les hommes à fond cet été.

Hélène. — Oui ; j'ai refusé sept engagements et j'en ai accepté cinq.

## LE PÊCHEUR AMOUREUX



I  
—Tiens! encore une de ces demoiselles de la ville qui vient prendre des portraits. Il ne sera pas dit que je ne la verrai pas de proche.



II  
—Évidemment elle dort.



III  
—Sapristi! Il n'y a rien à voir.



IV  
—Peut-être que comme cela....



V  
L'artiste, se réveillant. —Ha! Tu voulais me voler!....!



VI  
—Amour, tu perdis Troie! se disait le pêcheur en s'essuyant le nez.

## L'IMPÔT SUR LES BAINS DE MER EN FRANCE

Le préposé aux permis. — A qui le tour?

Le garçon de bureau. — A deux dames, la mère et la fille.

Le préposé. — Faites entrer! (Deux dames dont la différence d'âge indique la parenté pénètrent dans le bureau.) Qu'est-ce que vous voulez?

La mère. — Monsieur, nous partons demain pour les bains de mer.

Le préposé. — Et vous voulez des permis? Bien!.. Je n'ai pas le droit de vous en refuser. Vous comptez vous baigner toutes les deux?

La mère. — Oui, Monsieur.

Le préposé. — Parfait. Vous, d'abord. Combien pesez-vous?

La mère. — Mais, Monsieur..

Le préposé. — J'ai besoin de le savoir. L'impôt est établi en raison directe de la masse d'eau que chaque personne déplace. Vous êtes forte, cor-

pluente... Vous devez peser au moins cent cinquante.

La mère. — Cent cinquante cinq.

Le préposé. — Je le disais bien. Ça vous coûtera deux cents francs.

La mère. — C'est cher!

Le préposé. — C'est le prix. Quant à Madame votre fille...

La fille. — Mademoiselle..

Le préposé. — Ah! vous êtes demoiselle? (L'examinant). Mince... fluette... une jolie taille... vous devez ne pas peser lourd?

La fille. — Quatre-vingt-dix-huit.

Le préposé. — Je pourrais vous passer ça à bon prix. A moins que... Voyons! pourquoi vous baignez-vous? Est-ce par propreté?

La fille. — Oh! Monsieur!

Le préposé. — Par hygiène, peut-être?

La fille. — Non plus.

Le préposé. — Pour votre agrément, alors?

La fille. — Oui, c'est cela... pour mon agrément.

Le préposé. — Tant pis! Les arts d'agrément sont nécessairement plus imposés. C'est comme pour les chiens. Ça vous coûtera trois cents francs.

La mère. — On ne peut pas marchander?

Le préposé. — L'État ne marchandé jamais. Est-ce tout?

La mère. — Non! J'ai encore un autre fille, mais elle n'a que six ans et demi.

Le préposé. — Au-dessous de sept ans?... Demi-place, alors!

## COMME BEAUCOUP D'AUTRES

Charles. — Le cœur de mademoiselle Alice est exactement comme les livres d'une bibliothèque publique.

Amélie. — Comment cela?

Charles. — On ne peut le garder plus de quinze jours.

## QUEEN'S THEATRE

"ROB ROY"



Rob Roy est la pièce qui se joue au Queen's Theatre cette semaine.

La dramatisation du roman de sir Walter Scott date de très loin. Elle tient cependant une place importante sur la scène moderne.

Mais si la lecture de ce drame est attrayante, sur la scène, il semble que l'intérêt diminue. Tous les acteurs du Queen's cette semaine, ne sont pas à la hauteur de leur rôle.

Cela est dû sans doute à certains changements qui ont eu lieu dernièrement.

Le principal personnage "Rob Roy," a été personnifié par M. Wilson Rennie avec beaucoup de talent. M. Rennie n'a peut-être pas son égal pour tenir heureusement ce rôle difficile du fameux bandit écossais.

Mais, naturellement, l'attention s'est concentrée sur le rôle d'Ellen McGregor. Mlle Julie Durand, malgré son origine et son éducation françaises, a créé une véritable sensation par son excellente interprétation.

Un peu d'accent français ôte quelque peu à la vigueur nécessaire que commande le "broad english" mêlé de gaélique. Mais la jeune et jolie actrice a surmonté les difficultés. Son jeu est très effectif, sa voix agréable. Elle sait chanter.

M. Philips est bon ténor.

Le spectacle au point de vue de la mise en scène, des décors et des costumes ne laisse rien à désirer. La représentation aura le patronage des amateurs.

Mercredi, il y aura matinée.

La semaine suivante on jouera : *Current Cash*.

## M. PRUD'HOMME

L'existence officielle de M. Prud'homme date de vingt cinq ans. Auparavant, il était, sans nul doute, mais il n'était qu'à l'état de chaos, *Rudis indigestaque moles* : il attendait son créateur. Le limon dont HENRI MONNIER forma le premier Prud'homme fut un employé de ministère, qui lui tomba un jour sous la main, chez un feuilletoniste célèbre, logé dans une maison entre cour et jardin ; l'employé arriva et dit gravement : "Vous habitez un *Eden*, monsieur, un véritable *Eden*." — dans cette parole solennellement articulée, HENRI MONNIER trouva l'éloquence de son type...

## M. PRUD'HOMME AU TRIBUNAL.

LE PRÉSIDENT. — Le témoin Prud'homme !...  
(Le témoin dépose son chapeau sur un banc, s'avance avec sa canne à la main, et répond à toutes les questions, d'une voix forte et sonore.)

LE PRÉSIDENT. — Votre nom ?

M. PRUD'HOMME. — Joseph Prud'homme.

LE PRÉSIDENT. — Votre état ?

M. PRUD'HOMME. — Professeur d'écriture, élève de Brard et Saint Omer, expert assermenté près les Cours et Tribunaux...

LE PRÉSIDENT. — Levez la main...

M. PRUD'HOMME. — De tout mon cœur !

LE PRÉSIDENT. — Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

M. PRUD'HOMME. — Je le jure, devant Dieu et devant les hommes.

LE PRÉSIDENT. — Êtes-vous parent ou allié du prévenu ?

M. PRUD'HOMME. — Je pourrais l'être, je ne le suis pas ; tous les jours, on voit, dans les familles les plus respectables, des scélérats, des intrigants, des...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant. — Taisez-vous. Tournez-vous du côté de MM. les Jurés.

M. PRUD'HOMME. — Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LE PRÉSIDENT. — Faites votre déposition.

M. PRUD'HOMME. — En ma qualité de professeur en fait d'écriture, Messieurs, je dois donner mes soins à tous les sujets de l'un et de l'autre sexe, indifféremment, qui me sont confiés. Jean Iroux fut de ce nombre, il était, neveu à la mode de Bretagne, d'un nommé Trochant ou Trochet, qui l'avait fait venir à Paris, la moderne Athènes, le centre des arts et de la civilisation, cette sultane qui...

LE PRÉSIDENT. — Vous vous éloignez de la question.

M. PRUD'HOMME. — J'y reviens, puisque vous semblez le désirer. Je mis tous mes soins à me rendre digne de la confiance que le nommé Trochant au Trochet, son oncle comme, je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, à la mode de Bretagne, avait mise en moi. Vain espoir ! efforts superflus ! j'en fus pour mes peines. A la fin, convaincu de la stérilité du sol qu'il m'avait été donné de fertiliser, je le rendis à qui de droit :

Jean s'en alla comme il était venu...

Je l'accompagnai de mes vœux. De retour aux lieux qui l'avaient vu naître, arriva cette époque où l'homme qui trop longtemps opprima la France, celui dont l'ambition insatiable, immodérée, trouva...

LE PRÉSIDENT. — A la question, à la question.

M. PRUD'HOMME. — Pardon, premier président ; pardon, messieurs les jurés... Cette époque où celui que la pudeur me défend de nommer, celui dont les mères de familles...

LE PRÉSIDENT. — Je vous prie de ne pas vous écarter...

M. PRUD'HOMME. — Oui, premier magistrat, dont les mères de familles ont longtemps déploré la venue, fit quitter à Jean Iroux sa terre natale ; il porta le mousquet en qualité de conscrit...

LE PRÉSIDENT. — Quand l'avez-vous revu ?

M. PRUD'HOMME. — Un jour, je me promenais sans savoir où j'allais, en pensant à toute autre chose, quand je vis venir à moi mon ancien condisciple. Sa mise était celle de la non-fortune, celle de l'indigence. Il se fit reconnaître à moi. Je lui dis que oui, que je me remémorais, autant comme possible était, ses traits, quoique altérés par l'usage de la vie ; et ce fut alors qu'il eut recours à ma bienfaisance, je tirai ma bourse de cette même culotte. Je me rappelle le fait comme aujourd'hui. J'en retirai cinq francs en lui adressant ces paroles : "S'ils peuvent parvenir à ton bonheur, sois-le." Il les prit, et je me dérobai à sa gratitude.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne lui adressâtes pas de questions sur sa position ?

M. PRUD'HOMME. — J'eusse craint de le blesser dans son amour-propre, monsieur le magistrat.

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous encore quelque chose à dire ?

M. PRUD'HOMME. — Voilà tout ce que je peux, ce que je dois, ce qu'il est de mon devoir de dire pour éclairer la justice.

LE PRÉSIDENT. — Allez à votre place.

## ENTRE MAINS SURES



Le gamin, en sortant de l'atelier. (à l'artiste qui lui recommandait particulièrement ce tableau, parce que la peinture n'est pas encore sèche). — Ça fait rien, mon habilement est tout taché.

M. PRUD'HOMME, d'un ton solennel. — Je saisis avec empressement cette occasion, Messieurs, pour consacrer à la France entière, à l'Europe et à l'univers, ici rassemblé dans la personne de vos membres, mon attachement sans bornes au Roi.

LE PRÉSIDENT, l'interrompant. — Allez à votre place.

M. PRUD'HOMME. — Au Roi, à la gendarmerie.

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous.

M. PRUD'HOMME, avec feu. — Tout ce qui peut contribuer à notre bonheur, le Roi, les autorités constituées, la gendarmerie... et son auguste famille.

LE PRÉSIDENT. — Huissier, faites sortir le témoin.

M. PRUD'HOMME. — Je le dirais dans les bras du bourreau. Vive le Roi, la gendarmerie !

(Plusieurs huissiers le font sortir de la salle, au milieu des rires prolongés de l'auditoire.)

H. MONNIER (Scènes populaires.)

## APPARENCES MAGNIFIQUES

Louis. — Crois-tu gagner ton procès ?

Paul. — Ça en a tout l'air ; mon avocat est à faire bâtir un bout d'allonge à sa maison.

## THÉÂTRE ROYAL

"THE NEW BOY TRAMP"



Bons acteurs, magnifiques décors, scènes émouvantes, situations tragiques, coups de théâtre, tel est le bilan du Royal, cette semaine.

"The New Boy Tramp" a été représenté avec succès par l'excellente troupe de M. Augustin Neuville. C'est un mélodrame à sensation dont l'effet est aug-

menté par une mise en scène des plus effectives. Aussi le nombreux public présent s'est-il montré enthousiaste, aux représentations de cette semaine.

M. Augustin Neuville qui tient le rôle principal est très fort. Son jeu fait de lui un des meilleurs acteurs de la scène.

Tous les autres rôles sont aussi très bien réussis. MM. Browne, Clarke, McBride, Muller, Askir, Hunt, Walters, Roberts, Graham, mesdemoiselles Haynes, Campbell et Barlow méritent des éloges.

Nous conseillons aux amateurs de vives émotions de visiter le Royal cette semaine.

La semaine prochaine : *The Fire Patrol*.

## LES ILLUSIONS DES SENS

## L'APPRÉCIATION DES GRANDEURS ET LES ERREURS DE L'ŒIL

On l'a dit maintes fois et nous avons eu nous-même l'occasion de le répéter ici, nos sens nous trompent constamment, et le sens de la vue en particulier est peut-être celui qui se laisse le plus facilement induire en erreur. Les exemples de ces erreurs sont très fréquents, et ils sont fort intéressants à signaler : c'est en effet très curieux, très amusant, de nous apercevoir que nous voyons absolument faux, tandis que nous sommes persuadés de ne voir que ce qui existe bien réellement. En outre, la démonstration de ces méprises et de ces illusions est très instructive : cela nous apprend à nous défier un peu de nous-mêmes et à redouter les jugements précipités.

Les illusions d'optique, les erreurs de l'œil, celles dont nous voulons parler cette fois, sont tellement nombreuses, qu'on ne peut vraiment pas songer à les énumérer toutes ; mais nous voulons en donner pour l'instant quelques-unes des plus caractéristiques, quitte à revenir plus tard sur d'autres exemples intéressants.

Prenons d'abord un cas bien simple. Traçons une ligne droite A B, que nous partageons par un point C en deux parties exactement égales ; nous laissons telle quelle est la portion de ligne A C ; au contraire nous partageons la portion C B en un grand nombre de petites sections, à l'aide de petites lignes perpendiculaires que nous traçons à côté les unes des autres. Présentons maintenant la figure à une personne non prévenue, et l'on peut dire que toujours, si nous lui demandons si les lignes sont de même longueur, elle nous répondra que la ligne C B est bien plus longue que la ligne A C. Le phénomène est aisé à constater, et, pour celui-ci du moins, on peut trouver une explication assez facile. Une dimension divisée paraît plus considérable que si elle n'était pas divisée : en effet, en voyant une ligne partagée en un grand nombre de sections, notre œil ou notre esprit, ou les deux, se font instinctivement ce raisonnement (sans que nous nous en rendions compte) : "Du moment que cette ligne est susceptible d'un si grand nombre de subdivisions, c'est donc qu'elle est bien grande." Au contraire, dans la longueur non partagée, nous n'avons pas forcément la notion de la possibilité d'un aussi grand nombre de subdivisions, et l'œil parcourt plus rapidement cette ligne où rien ne l'arrête. C'est exactement, à un autre point de vue, ce qui se passe en matière de sensations et d'appréciation du temps écoulé : il est bien établi qu'une journée nous paraît d'autant plus longue dans nos souvenirs, qu'elle a été mieux remplie, autrement dit que nous y avons eu plus d'occupations, précisément parce que nous en gardons un plus grand nombre de souvenirs. Pour en revenir à notre exemple de tout à l'heure, une ligne plus courte qu'une autre, si elle est très divisée, paraîtra pourtant plus longue que la seconde.

Prenons un deuxième exemple aussi curieux, et dérivant du premier. Nous traçons, comme l'indique notre figure, une série de lignes horizontales parallèles de même longueur, assez rapprochées les unes des autres et disposées de façon à former par leur réunion un carré parfait. Présentons cette figure à une personne même habituée à prendre des mesures, et elle la trouvera toujours plus haute que large ; et elle sera tout étonnée, quand vous lui prouverez, décimètre en main, qu'elle a devant les yeux un carré parfait. Son

erreur s'explique : la ligne A C n'est pas divisée, au contraire la ligne A B, formée par les extrémités des parallèles, est partagée en un grand nombre de parties, et par suite paraît plus longue que A C. Renversons cette première figure, et transformons-la pour en faire la figure E F G H, composée d'une série de lignes perpendiculaires de même longueur et formant par leur ensemble un carré parfait. On trouvera toujours à première vue que cette figure est plus large que haute, tout simplement parce que la ligne horizontale F G est divisée, tandis que la verticale ne l'est pas.

Voici une illusion d'optique d'observation courante. Vous connaissez deux personnes de même

pouces. C'est qu'un chapeau de cette espèce, étant sur la tête d'un homme en général assez grand par lui-même, vient ajouter encore à cette taille ; il nous faut réellement lever les yeux pour en voir la partie supérieure, et c'est pour cela qu'il nous semble d'une hauteur presque démesurée.

Examinez bien maintenant les deux figures principales que contient la gravure accompagnant cet article ; les dessins qui sont à l'intérieur de ces deux espèces de quadrilatères, n'ont aucune importance : ce qui en a, c'est la disposition même des contours de ces quadrilatères et leur position relative. Regardez-les bien et dites-moi lequel des deux est le plus grand. Malgré tout ce que je vous ai dit, en dépit de toutes ces indications qui devraient vous apprendre à vous défier de vos yeux, sans hésitation aucune, vous m'affirmez que le quadrilatère inférieur est bien plus grand que celui d'en haut ; et moi-même qui écris ces lignes et les ayant tous les deux sous les yeux, j'ai une tendance à me laisser aller à cette même illusion. Pour vous convaincre, je dirais presque pour nous convaincre, découpez ou décalquez, si vous le préférez, le quadrilatère supérieur, et vous pourrez constater que, non seulement il n'est pas de beaucoup plus petit que l'autre, mais qu'il ne l'est pas du tout, autrement dit que les deux figures sont absolument identiques. Vous conviendrez que l'erreur est vraiment par trop forte ; s'explique-t-elle ? Oui, en partie du moins. Remarquez que le quadrilatère supérieur est placé obliquement par rapport au quadrilatère inférieur, de sorte que son côté gauche est en prolongement du côté semblable du second quadrilatère. Dans cette position l'œil se dit (si tant est que l'œil se dise quelque chose) : "Les côtés gauches sont une même ligne ; or le côté droit du premier est en retrait, en reculant sur le côté droit du second ; c'est par conséquent que le premier est moins allongé que le second." Ajoutons que, pour comble d'illusion, la figure supérieure paraît plus massive, plus large que la figure inférieure, suivant le principe que nous indiquions tout à l'heure, parce qu'elle paraît moins allongée. DANIEL BELLET.

## LE TRAVAIL DE TÊTE

*Le médecin.*—Mon cher monsieur, il faut à tout prix que vous abandonniez le travail de tête.

*Le patient.*—Alors, je vais me trouver sans ressources.

*Le médecin.*—Vraiment ! Quelle est donc votre profession ?

*Le patient.*—Je suis coiffeur !

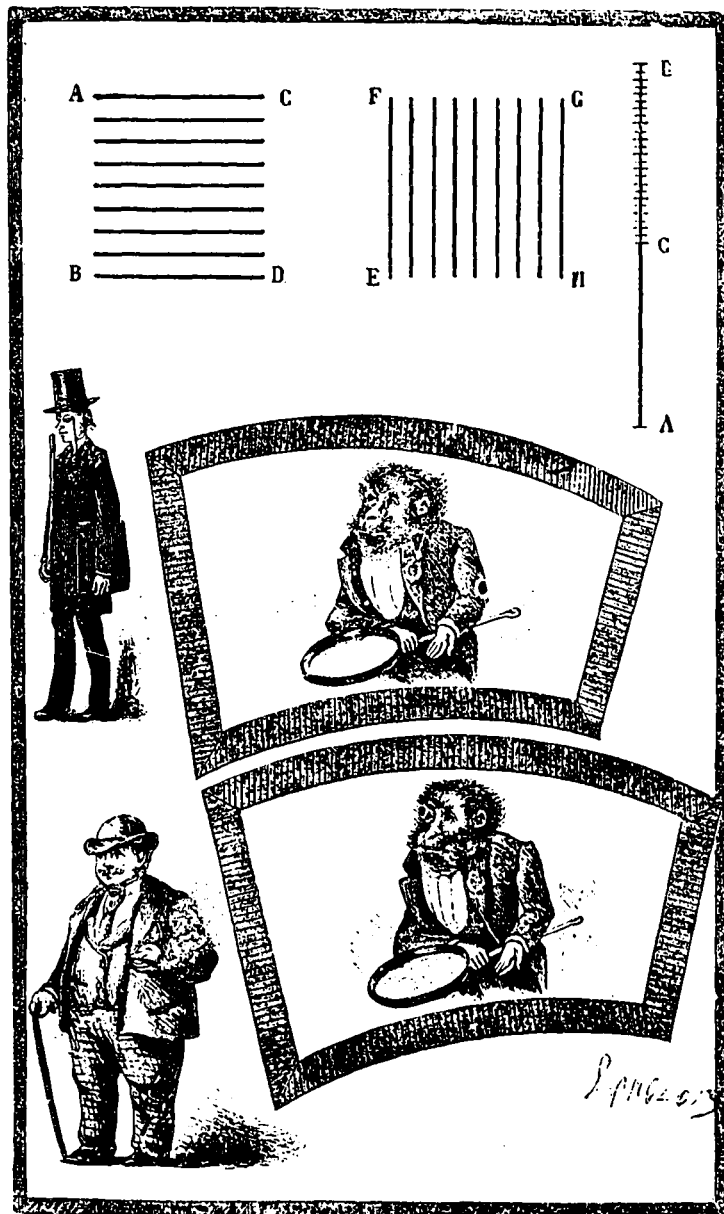
## TROP DE ZÈLE

Un des hommes de la police russe, dont la vue est très faible, aperçoit un placard quelconque attaché à un reverbère d'une rue. Il en est naturellement intrigué.

—Diable, dit-il, ça doit être un placard d'anarchiste ; vite que je vous le dégingole.

En un clin d'œil, il atterrit le papier, et fier comme un roi, il saute lestement sur le trottoir. Mais qu'elle n'est pas sa surprise, lorsqu'en le regardant, il lit ces mots : "Prenez garde à la peinture."

Ses habits portaient la preuve que l'écrivain disait vrai.



Les erreurs de l'œil dans l'appréciation des grandeurs.

taille exactement ; mais l'une de ces personnes est grasse et grosse, l'autre est maigre. Votre œil vous fera certainement trouver la personne grosse moins grande, et de beaucoup que la personne maigre. D'une façon générale, plus un corps ou un objet est large, moins il paraît haut.

Il y a une expérience très connue et qui met bien en évidence les erreurs d'appréciation des grandeurs. Mettez sur votre tête un chapeau haute-forme, placez-vous à quelques pas d'une personne, et priez-la d'indiquer, le long du pied d'une chaise ou d'une table, la hauteur à laquelle monterait ce chapeau si on le déposait à terre. Votre auditeur indiquera généralement un point qui correspond à une hauteur de 12 à 15 pouces : or, mesurez un chapeau haute-forme et vous verrez que sa hauteur ne dépasse point 6 ou 7

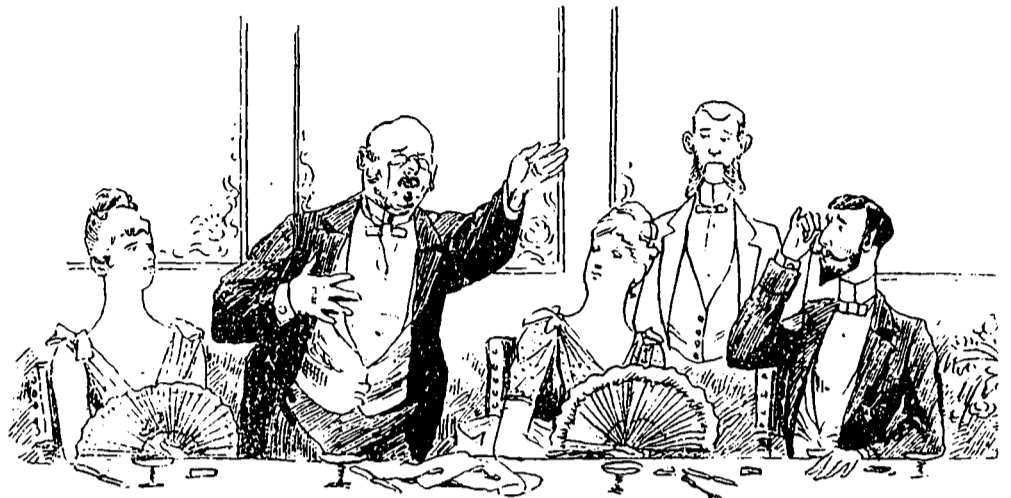
# LE SAMÉDI

## PASSE DE MODE

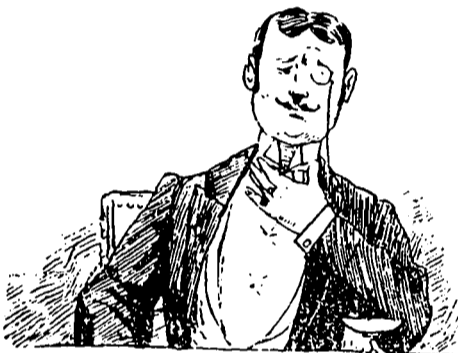
(A un déjeuner de noccs)



I  
L'oncle. — Messieurs je n'ai malheureusement pas le don de l'éloquence, mais... vous... je... parfaitement ! Je continue...



II  
—... Oui, jeunes époux, je... vous... je... moi... enfin, vous comprenez... parfaitement, et vous, jeunes époux, qui, si j'ose m'exprimer ainsi, n'êtes encore qu'au seuil de la vie...



III  
—... Et toi, Jules, mon neveu, te voilà sorti de l'âge des frasques de jeunesse...



IV  
—... Car enfin, messieurs et dames, et vous, jeunes époux, il y a dans la vie des peuples comme dans celle des individus, si toutefois j'ose m'exprimer ainsi, de vastes problèmes... qui...



V  
—... Oui, messieurs et jeunes époux, et pour ne citer qu'un exemple, voyez ma sœur ici présente : il fut un temps jadis où les roses et les lys, si toutefois j'ose m'exprimer ainsi, étaient... hom...



VI  
— Et maintenant, je termine, en proposant à l'honorable compagnie de vider joyeusement son verre à la santé et au bonheur futur de nos jeunes époux et neveux !



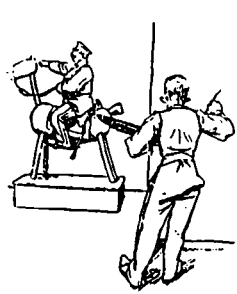
VII  
(Après le déjeuner.)  
La mère du marié. — Tu as été absurde, lourd et maladroit, impoli, ridicule ; grâce à toi, Antonin, ce dîner a raté complètement !



VIII  
Un invité. — Mon cher monsieur, apprenez que rien n'est plus rococo que de porter des toasts ; c'est vieux jeu et prouve une nature momifiée.



CE N'EST PAS L'HABIT QUI FAIT LE MOINE



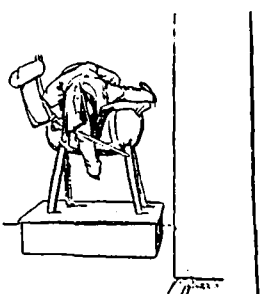
I

*L'Artiste à son modèle.* — Sais-tu qu'en habit militaire tu as l'air d'un vrai guerrier ?



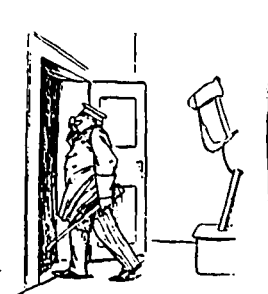
II

*(A sa serrante).* — Répondez à mon ami Bertrand que je vais aller le voir immédiatement.



III

*Le modèle.* — Mais puisqu'on peut me prendre pour un officier pourquoi ne pas essayer ?



IV

— Justement, voici le club militaire.



V

Ca va bien ! Il n'a rien pris pour le général.



VI

*Le maître d'hôtel.* — Votre Excellence est la bienvenue.



VII

*Le modèle.* — Oh ! mon Dieu, rien qu'une bouchée. Je n'ai point d'appétit.



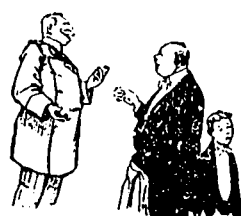
VIII

— A votre santé, camarades.



IX

— Si j'emportais quelque chose aux mioches !



X

*Le maître d'hôtel.* — Ah ! je vous prie ; vous n'êtes pas le premier qui oublie sa bourse. A demain.



XI

*Le modèle, au caissier.* — Prends ma bénédiction en passant. Ça vaut un saut-pourboire.



XII

— Cristi (*hic*) la belle fille ! Un petit baiser (*hic*) en passant.



XIII

— Ou ! Est-ce un canon Krupp qui vient de faire explosion ?



XIV

— Camarades ! A mon secours.



XV

*L'artiste.* — Lui, un militaire ! C'est mon modèle !

DE L'HYMEN A LA TOMBE

I

JOIES ET TRISTESSES

Parmi le voile blanc où fleur d'orange penche, C'est une mariée à la floraison blanche.

Nul n'entend frôler dans les hautes tours Sous les carillons le vol des vautours.

A tout autre bonheur son âme était fermée ; Elle aime son aimé, de même elle est aimée.

L'araignée étend sa toile au plafond, Le cerge de cire en un instant fond.

Elle n'a qu'un bijou sur son doigt, l'alliance ; Qu'un diamant, son cœur, clair et sans oubliance.

La lampe est pendue à l'anneau de fer ; Sans qu'on l'ait touchée, elle ébranle l'air.

Elle est à deux genoux devant l'image sainte ; Le Dieu chaste lui dit d'aimer, d'aimer sans crainte.

La cloche a laissé choir de son éerin Sur les notes d'or la note d'airain.

A deux genoux l'aimé se complait devant elle, La caresse des yeux erre sur la dentelle.

Le jour vient, s'en va ; sur les vieux vitraux Est peinte la mort apprêtant sa faux.

Sans autre mouvement que de son cœur fidèle, Elle prie ; on entend comme un battement d'aile.

Le pilier regarde, et son marbre blanc, Le marbre immobile, a paru tremblant.

Le prêtre a terminé l'innocente prière, Et le ciel tout entier descend de la verrière.

La cloche reprend le refrain chéri, Mais le dernier chant est un premier cri

La vierge, lentement, triomphante se lève ; Assise, agenouillée, et debout, elle rêve.

Le pavé frémit sous ses beaux pieds blancs, Les parfums des fleurs arrivent dolents.

Elle s'est appuyée à cette main qui l'aime ; Elle tient le bonheur, le bonheur de Dieu même.

Tous ont murmuré : le bonheur trop grand, Quand Dieu l'a donnée vite il le reprend.

Sa lèvres a salué, près de franchir la porte, Chaque saint, chaque sainte... Elle reviendra morte.

Le saint et la sainte ont aussi prié ; Dieu n'a pas voulu... l'avre marié !

II

DOULEURS ET GAÏTÉS

L'église a revêtu son vêtement de noir, Les cloches ont tinté longuement tout le soir.

Sur le bord de la citrouille L'oiseau dit sa joie éternelle.

Le chant psalmodié s'élève lent et lourd, Et l'écho le répète en un tremblement sourd.

C'est le printemps et tout bourgeoine, La nature est heureuse et donne.

C'est le *dies ira*, dernier jour de chagrin, Où même après la mort l'homme encor souffre et craint.

La fleur nouvelle est entr'ouverte ; Elle est rouge, la feuille verte.

On plaint l'homme mourant, mais plus la femme encor Dont on arrache l'âme aimante et le cœur d'or.

Quand la mort entre en la verdure La vie est touffue, elle dure.

Mais le sein refermé ne se rouvrira plus ; C'est ainsi des heureux que Dieu fait des élus.

Au Seigneur qu'importe la plante ! C'est l'humain que le malheur tente.

La femme pour toujours, quand un souffle a touché, Du berceau triomphant penche au tombeau couché.

Les petits oiseaux d'une balaine Ont chanté leur joie et leur peine.

Elle n'eut pas le temps d'aimer l'entier amour, Sa lèvres était collée à son baiser d'un jour.

Les saintes ont leur clair sourire, Que vont-elles pouvoir lui dire ?

Elle revient toujours auprès du bien-aimé Vers l'église, la même où l'amour a germé.

La cloche dans son glas qui pleure Ne vent pas déjà qu'elle meure.

Et le bien-aimé cherche auprès du même autel Et la forme éphémère et le cœur immortel.

Le marbre froid et blanc s'anime, Emu de la base à la cime.

Ta bien-aimée, elle est sans un voile encor là, Et c'est autour de toi que son âme vola.

Il vient une légère brise, Le printemps a rempli l'église.

Et dans ton cœur toujours ta la retrouveras, Si ton cœur est le même... Elle, ne change pas.

Dans le marbre est toujours fixée Même forme et même pensée.

Si très audacieux ton cœur pur peut l'oser, Elle demeurera dans son dernier baiser.

Toute la nature étonnée A recommencé l'hyménée.

Tu prouveras à Dieu qu'on ne peut l'arracher, La lèvres qu'un instant il permit de toucher.

Le soleil dans les cieux éclate, Le gruit devient de l'agathe.

Le miracle, le vrai, soudain s'est accompli ; Une femme apparait, le cercueil est son lit.

L'église a soulevé sa voûte ; Et du ciel elle suit la route.

Et la femme s'approche, elle vient vers l'autel ; Elle cherche une main pour la mener au ciel.

L'image sur les vitraux peinte Marche vers elle et chaque sainte.

Mais ce n'est pas la main, celle-là qu'elle veut ; L'aimé la donnera, seul son aimé le peut.

Et dans la main la main est mise, Elle a dit oui. Ah ! qu'il le dise.

Devant le prêtre encor le oui répond au cri ; L'épouse suit l'époux dans le ciel ébloui.

Eclairez la noire tenture ; L'amour est plus fort que nature.

Et la cloche a changé le glas en carillons, Et les petits oiseaux chantent sur les sillons.

Enlevez les habits de deuil ; Tous les deux sont en un cercueil.

## UNE AMIE

Etendue languissant sur sa chaise longue, Ghislaine tourne et retourne en ses doigts effilés une minuscule carte rose, sur laquelle elle a tracé ces mots : " Rien qu'à vous toujours ; persistez ! espérez ! " Elle relit cette phrase à plusieurs reprises, puis soupire. Ses grands yeux bleus pleins de passion lancent de sombres éclairs, son large front se plisse en songeant que Roger ne détient pas encore le précieux papier qu'elle a noirci de six mots à son intention.

La cloche du château tinte. Une brune, joyeuse et légère, gravit les marches du perron.

—Mademoiselle Ghislaine est-elle là ?

—Oui, répond la servante bretonne, mademoiselle est dans sa chambre.

Et Gaétane Penarval continue à grimper sans façon, ainsi que si elle entraînait chez elle ; brusquement, elle frappe à la porte de son amie et, sans lui donner le temps de répondre, ouvre rapidement et se jette à son cou, lui prodiguant des baisers :

—Oh ! ma chère, si tu savais comme je suis heureuse ! Je viens de passer une heure avec lui... vois-tu, c'est quelque chose de délicieux !... maintenant que dans un mois je serai sa femme, on peut parler plus librement nous dire notre amour.

Oh ! tiens, je suis folle et je l'aime ! je l'aime ! j'étais furieuse qu'il soit obligé, ce soir, de rentrer à bord de son vaisseau... et lui donc ! il ne pouvait s'en aller, et j'ai été forcée de le conduire à la porte pour qu'il n'ait point de reproches du commandant... Voyons, tu as l'air tout triste, ma Ghislaine, et moi qui viens, exhubérante, te conter ma joie ; est-ce assez égoïste de ma part, cela ; qu'as-tu donc, mignonne ?... dis, dis à ta Gaétane aimée ?...

—Oh ! ma chère, je souffre, je souffre !...

...Et une larme brillante jaillit au bord de ses cils noirs, donnant ainsi à sa physionomie une étrange expression de fierté ; car elle pleure rarement, Ghislaine, et, pour qu'une larme ose s'aventurer ainsi devant Gaétane, il faut que son cœur soit bien plein d'amertume.

—Mais voyons, voyons chérie, insinue Gaétane, de sa voix douce en lui prenant la main, qu'y a-t-il ?... Que puis-je faire pour toi ?...

—Rien, rien. Il m'aime, je l'aime, et mère ne veut pas du mariage.

—Oh !... Oh !...

Et cet unique cri d'angoisse s'échappe à plusieurs reprises des lèvres de Gaétane, tandis qu'agenouillée, elle plonge en les yeux bleus de son amie ses yeux loutres remplis d'amour et de pitié profonde pour ceux qui souffrent.

—Oh !... répéta-t-elle, pauvre Ghislaine aimée !...

Et, la regardant toujours, elle infiltre peu à peu dans l'âme de son amie le chagrin qu'elle ressent de cette nouvelle.

—Je ne sais ce que je ferai, tiens, je me sens capable de tout. Je le verrai, il faudra que je le voie ; et mère cédera, il faudra qu'elle cède !

Et de sa main mutine, Ghislaine frappe sur le guéridon un coup de poing si violent, qu'un magnifique vase de bohème tombe et s'éparpille en mille fragments.

Ghislaine est une nature fougucuse, emportée, d'une franchise brutale, ce qui ne l'empêche pas d'être bonne et sérieuse, malgré certaines apparences de légèreté. Sa fierté est grande, si grande que l'obéissance lui semble une bassesse, et que sur les premières pages du journal de sa vie s'étale orgueilleusement cette devise : " Etre indépendante, être aimée. " Plus tard, peut-être, la modifiera-t-elle ainsi : " Obéir à qui vous domine !... être l'esclave de celui qu'on aime ! "

Gaétane semble l'opposé de son amie ; aussi calme que Ghislaine est violente, aussi soumise que Ghislaine est indépendante ; jamais, en voyant sa figure empreinte d'une mélancolie rêveuse, on ne la soupçonnerait capable de s'écrier, elle aussi : " Je l'aime, il faudra que mère cède, elle cédera ! "

Et cependant ces deux natures sont semblables. Aimantes, exaltées, sérieuses, enfantines, elles se comprennent et se complètent. Le fond de leur caractère est la franchise, de même que la grâce

est leur charme principal. Sérieuses, elles ont parfois des réflexions de femmes que la vie aurait déjà éprouvées ; puis, dans la minute qui suit, elles s'élancent dans le jardin, insoucieuses, sautant à la corde, gaminant sur les plates-bandes. D'autres fois, elles resteront mélancoliques une journée entière sur un livre du divin Loti, leur écrivain préféré. Nul, mieux, que lui, n'a su évoquer en l'âme de ces vierges, filles de marins, sœurs de marins, futures femmes de marin, la féerie des horizons lointains, le bercement calme ou houleux des flots, en l'infini décor de la mer adorée.

Pour l'instant, elles cherchent le moyen d'apaiser leurs souffrances, car toutes deux souffrent ; n'en est-il pas toujours ainsi ?... joies et douleurs elles partagent tout, ainsi que deux sœurs s'aimant.

—Que tiens-tu donc là, demande Gaétane.

—C'est un mot, ma chère, un mot que j'ai écrit comme cela, parce qu'il m'est venu du cœur... mais comment veux-tu que je le lui remette ?... c'est impossible... je ne sais même...

—Oh ! mais, excellente ton idée, donne-le-moi donc...

Les yeux brillants, les joues roses, frappant du poing à son tour :

—Je le lui remettrai, moi, je te le jure !

Et baisant le front de Ghislaine, gracieuse, Gaétane s'enfuit. Puis, rouvrant la porte :

—A propos, pourquoi donc ta mère ne veut-elle pas ?...

—Je m'appelle de Kerallo, il s'appelle Lalande tout court !

—Voyons, voyons, du courage, je le lui remettrai.

—Sans en jamais rien dire à personne ?

—Entendu.

—Personne, personne, pas même à ton fiancé ?

—Juré !

Au bas du perron, Gaétane murmura encore :  
—Je le lui remettrai, bien sûr, par affection pour elle...

## II

Deux jours plus tard, en l'intimité du salon, Gaétane et son fiancé sont assis côte à côte sur un même pouf très large et très bas.

—Voyons, dit le jeune homme, prenant en ses mains brunes de main, la main blanche de Gaétane, vous n'irez pas à cette soirée ?

—Mais si Jacques... j'irai...

—N'êtes-vous donc pas mieux seule avec moi, dans ce salon, que dans celui de madame Vernet à prendre un thé, si exquis soit-il ?

—Mais puisque je vous dis que je désire y aller à ce thé, pourquoi me tourmenter ainsi ?

—Ah ! Gaétane, vous me peinez, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, voyez-vous ; sans quoi vous préféreriez la solitude à toutes les distractions possibles. Puisque vous le désirez, nous irons, mais je cède à regret. Adieu, ma chérie...

Et il lève vers elle deux yeux prêts à pleurer.

—Oh ! Jacques, Jacques, je vous aime, mais j'ai tant envie d'aller chez madame Vernet ! Si vous saviez, Jacques !

...Et, de ses deux bras câlins, elle lui entoure la taille, tandis que lui sourit, déjà rasséréiné par cette étreinte.

## III

Minuit. Les invités de madame Vernet se lèvent peu à peu pour prendre congé d'elle, joyeux de la soirée passée. Seule, Gaétane semble inquiète ; un nuage rembrunit son front, elle est distraite et ne répond que par monosyllabes aux questions qu'on lui adresse. C'est que, dans sa poche, elle détient le précieux papier de son amie Ghislaine et qu'elle n'a pu encore le glisser à Roger, assis devant elle. Lui aussi se lève, prétextant une ronde à l'arsenal. Gaétane fait de

## CASUS BELLI



M. Johnson. — Dis donc, nègre de malheur, pourquoi m'appelles-tu baquet ?

M. Thompson. — Comme manière d'abréviation.

même, sans se soucier des regards qui l'observent ; sa mère et son fiancé la rejoignent dans le vestibule pour se vêtir, et tous quatre partent en causant.

Ils vont seuls, sur la route déserte et large. Mais, bientôt, il leur faut suivre un étroit sentier où ils peuvent à peine marcher deux par deux ; un reverbère y jette sa lueur pâle, le parfum des foins récemment coupés l'embaume de senteurs sauvages.

Gaétane laisse sa mère et son fiancé passer en avant, puis, s'approchant de Roger :

—Tenez, dit-elle.

...Et elle lui glisse dans la main la carte rose, signée Ghislaine de Kerallo.

Maintenant, Gaétane est joyeuse. Demain, elle va, dès le matin, courir chez son amie et lui conter sa joie. Il sera si bon de voir les beaux yeux de Ghislaine rayonner de plaisir ! C'est que, vraiment, elle a eu de la peine à faire la commission ; mais il le fallait pour que son amie fut heureuse, et elle savait bien qu'elle y parviendrait. Aussi est-elle tout à fait contente. Rentrée chez elle, et pelotonnée dans son lit, elle balbutie en s'endormant : " Je l'ai remis... je l'ai remis !... "

Pourtant, sa joie n'est pas sans mélange. Il lui semble que Jacques a été froid en la quittant et et lui a pas serré la main comme d'habitude ; pourquoi ? Bah ! elle se trompe, sans doute ; demain, elle sera plus gentille avec lui et tout sera oublié.

## IV

—Mademoiselle, c'est M. Jacques qui désire vous parler.

—Comment, déjà !... où donc est-il ?...

—Dans le salon, mademoiselle.

—A neuf heures du matin !... étrange, étrange, pense Gaétane troublée.

Vite, une dernière frisure à ses cheveux, un pli à rectifier au fichu de dentelles qui couvre sa gorge, et elle court le rejoindre.

—Bonjour, Jacques.

—Eh bien ! mademoiselle, vous êtes allée au thé de madame Vernet, êtes-vous heureuse maintenant ?

—Mais, Jacques...

—Oui, oui, je vous étonne à mon tour...

—Mais...

—Allons, pas de mais ; oh ! je les connais assez les femmes et les jeunes filles... elles m'ont assez souvent trompé ; mais c'est fini aujourd'hui ! Ah !

Gaétane, je vous aimais tant, pourquoi avez-vous agi ainsi avec moi, puisque votre cœur appartient à Roger ?

Ne pouvant contenir plus longtemps la douleur qui l'étouffe, Jacques éclate en sanglots.

— Oh ! Jacques, Jacques, mais c'est vous que j'aime, rien que vous, je vous le jure !

— Pouvez-vous aussi jurer qu'hier, dans le sentier, vous n'avez pas serré la main de M. Lalande ?

— Oui, certes, je le jure.

— Allons donc... j'ai vu votre ombre ; vous vous êtes rapprochée de lui et lui avez étreint la main. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, avoue Gaétane éperdue.

— Pourquoi alors, pourquoi ? Pouvez-vous le dire ?...

— Non.

— Vous ne voulez pas me le dire ?

— Je ne le peux pas.

— C'est bien... Sachez, dès lors, qu'entre nous tout est fini... Je trouverai bien un permutant et je m'embarquerai demain pour les Indes... Adieu, soyez heureuse... moi, je tâcherai d'oublier...

Pâle, défaillante, sentant ses forces l'abandonner, Gaétane souffre la plus indicible des tortures. Elle a conscience que le bonheur lui échappe, qu'en cette seconde fatale sa vie se brise pour toujours. Elle n'a que deux mots à dire, et Jacques, comprenant le terrible malentendu dont il est victime, reviendra sur ses pas, plus aimant et plus heureux. Mais le souvenir du serment juré à l'amie lui revient à l'esprit ; ses lèvres ne s'entrouvrent point, ses mains ne font aucun signe... et elle entend douloureusement Jacques descendre l'escalier. Alors seulement, quand il est déjà loin, elle s'affaisse dans un fauteuil et sanglote désespérément...

V

Aujourd'hui, Ghislaine s'appelle madame Lalande, Gaétane est restée mademoiselle Penarval ; touchant à la trentaine, elle sait bien qu'elle ne se mariera pas, que, d'ailleurs, son cœur est mort à l'amour. Stupidement elle se résigne. Et si vous désirez savoir si l'amitié existe vraiment, si elle peut élever une âme jusqu'au dévouement, fût-ce par la plus grande des souffrances, demandez-le à mademoiselle Penarval.

VOLCAN.

Ripan's Tabules prolong life.

PAS OBLIGÉ



(Après le dîner.)

Le premier convive.—Pristi, la jolie femme ! Je ne comprends pas que vous, son voisin de table, vous ne lui ayez pas dit un mot pendant tout le dîner.

Le second convive.—C'est ma femme.

LE JEU DE DOMINOS.—SON ORIGINE

Un journal de Paris attribuait dernièrement aux bénédictins du Mont-Cassin, près de Naples, l'invention du jeu de dominos et, d'après notre confrère, voici dans quelles circonstances ce passe-temps, si répandu aujourd'hui, aurait été découvert :

« Deux religieux à qui une dure retraite avait été imposée, imaginèrent de charmer les loisirs que leur laissaient les exercices de mortifications auxquels ils s'étaient volontairement soumis, en se montrant, sans enfreindre les règles du silence, des pierres carrées marquées de différents points.

« Et, d'après un ordre convenu, le gagnant prévenait l'autre en prononçant à demi-voix le premier verset des vêpres.

« Ces deux religieux arrivèrent à combiner les coups de telle manière que, leur retraite terminée, le jeu se répandit bientôt dans le couvent comme une récréation permise.

« Peu de temps après, il fut connu à Naples et rapidement devint populaire.

« On réduisit le verset des vêpres à un seul mot : *Domino* ! qui baptisa l'invention elle-même. »

Cet entrefilet fut repris aussitôt par un grand nombre de feuilles provinciales, et l'une d'elles, paraissant dans le pays de Caux, voulut localiser l'affaire ; elle remplaça les bénédictins du Mont-Cassin par ceux de Fécamp, trouvant sans doute qu'il ne suffisait pas à la gloire de ceux-ci d'avoir donné la recette de la fameuse liqueur qui porte leur nom. Les auteurs de cette découverte sont-ils Italiens ou Français ! Pour trancher la difficulté, un troisième étymologiste nous a affirmé qu'ils étaient Allemands.

A l'appui de son dire, il cite le quatrain suivant, composé par un poète anonyme du siècle dernier, qui, parlant des couvents, s'exprime en ces termes :

Le domino nous vient de là, ce jeu charmant,  
Au Seigneur dédié par un moine allemand  
Qui, pour faire excuser son absence à matines,  
Prononçait en jouant trois syllabes latines.

Voilà donc des avis bien divers. Lequel est vrai ? Aucun peut-être.

Il est fort possible, en effet, que le domino, malgré son nom très ecclésiastique, n'ait été nullement inventé par une communauté religieuse. Beaucoup prétendent qu'il a été connu sous une autre dénomination, dès une antiquité assez reculée, et les partisans de cette dernière opinion s'appuient pour la soutenir, sur un argument qui ne manque pas de valeur.

Ce jeu, disent-ils, est un des plus simples qu'on connaisse et le campagnard peu intelligent, l'écolier étourdi l'apprennent avec une facilité très grande. Il a donc été sans doute l'un des premiers en usage, et doit remonter aux premiers temps de la civilisation.

Il ne faut pas perdre de vue que les Indiens du Ve siècle de notre ère connaissaient le jeu d'échecs, beaucoup plus compliquées que le domino. On raconte même à ce sujet une anecdote assez curieuse.

Un jeune et puissant monarque des bords du Gange, ayant été corrompu par les flatteurs, certain brahmine, nommé Sissaac, conçut le dessein de la ramener à la vertu. Pour y parvenir, il inventa ce jeu où le roi, comme on le sait, la plus importante de toutes les pièces, ne laisse pas de devoir sa conservation au zèle et au dévouement de ses sujets.

Mais ce n'est là qu'une légende, et pour retracer l'origine de l'échiquier et des multiples combinaisons auxquelles donne lieu cette mosaïque blanche et noire, il faut se reporter jusqu'à l'époque de la guerre de Troie, 1,200 avant Jésus-Christ.

A en croire Hérodote, Homère, Virgile, Horace, ce fut Palamède, un des capitaines grecs, qui l'inventa, sous les murs même de cette ville, pour distraire les guerriers dans les jours de trêve et d'inaction. Pourquoi le jeu de dominos ne serait-il pas aussi ancien, et bien que les écrivains précités ne le mentionnent pas explicitement, ne peut-on croire que les "Argiens" charmaient leurs loisirs avec ces petits carrés en os marqués de points noirs, en attendant que la belle Hélène se décidât à retourner avec son époux Ménélas, et qu'on vit la fin tant souhaitée de cette guerre, l'un des premiers drames passionnels enregistrés par l'histoire... et qui coûta la vie à 10,000 hommes.

D'autres prétendent que les Chinois nous ont transmis les dominos, de même qu'ils auraient les premiers fabriqué le papier, la poudre à canon, etc. Cela finit par devenir un procédé commode d'attribuer à ces fils du Ciel toutes les découvertes au sujet desquelles on n'a pas de notions précises.

Quoi qu'il en soit, nous avons voulu montrer que, sur l'invention de ce jeu, on peut seulement former des hypothèses. Tout ce qu'on sait de certain, c'est qu'il nous a été apporté d'Italie à la fin du siècle dernier, qu'il a conquis très vite une grande vogue et l'a conservée jusqu'à ce jour, ce dont nous ne saurions nous plaindre, car il mérite assurément plus que tout autre d'être rangé dans la catégorie des amusements inoffensifs.

LES TEMPS CHANGENT

Dans l'antichambre d'un dentiste.

Une vieille femme de campagne attend son tour ; un jeune homme s'assied près d'elle.

La vieille.—Vous avez donc aussi des mauvaises dents, vous ?

Le jeune homme.—Oui, malheureusement.

La vieille.—C'est drôle, aujourd'hui, la jeunesse n'a presque plus de dents, je ne sais pas pourquoi ; c'est sans doute la mauvaise conduite...

Le jeune homme.—Je vous remercie !...

La vieille.—Jo ne dis pas ça pour vous...

Le jeune homme.—Faudrait plus qu'ça !

La vieille.—Voyez-vous, c'est pas pour dire, mais le monde, aujourd'hui, ce n'est plus comme autrefois ; de notre temps tout le monde avait des quarante, cinquante dents, et pas une de gâtée. Maintenant les jeunes n'en ont plus et encore elles sont mauvaises !!!

LES COINCIDENCES QUI ARRIVENT SOUVENT

Rouleau.—Ainsi vous ne saviez pas que ma femme et moi étions nés le même jour.

Rouleau.—Non ; cela me rappelle que ma femme et moi, nous nous sommes mariées le même jour.

SUFFISANT POUR MONSIEUR

Madame (essayant un nouveau chapeau).—Est-ce ridicule, ces petits chapeaux qu'on nous fait porter maintenant ! Je crois que je vais le changer, celui-ci est trop petit pour ma figure.

Monsieur (qui a reçu le compte).—Tiens portes le compte, il t'ira peut-être mieux ?

SIMPLE COMPLAISANCE

La domestique (en message).—Vous ne me donnez pas la pleine mesure.

Le marchand.—C'est vous qui êtes à blâmer pour cela.

La domestique.—Comment donc ?

Le marchand.—Parce que vous me paraissez malade ; je veux que ce que vous aurez à porter soit moins lourd.

UN SEUL

La dame.—Avez-vous des parents proches, Brigitte ?

Brigitte.—Un seul, madame, et encore, je ne sais pas si on peut l'appeler un proche parent : il demeure en Chine.

## COMMENT LE CAPITAINE BASTOUIL

"SCRONGNIEU M'SIEUR"

CELEBRE LE JOUR DES MORTS, LUI

Pas content, scrongnieu, m'sieur ! pas content, le sieur Bastouil, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur (Afrique, Crimée, Italie, Chine et Cochinchine, scrongnieu, m'sieur !), trois blessures : une au côté droit, une au côté gauche et la dernière... mais n'en parlons pas ; pas content du tout, M. le capitaine Bastouil !

Et pourtant M. le capitaine Bastouil est attablé en compagnie du lieutenant Vinard, dans un beau restaurant du Palais-Royal. Des huitres appétissantes sont là, placidement étalées devant eux. Ils viennent de commander un de ces chateaubriands, scrongnieu, garçon ! vous savez !

M. le capitaine Bastouil n'est pas content, et vous allez le comprendre facilement. Écoutez-le : "C'est tous les ans la même chose ! scrongnieu, m'sieur ! tous les ans, le Jour des morts !"

—Allons, capitaine, vous plaisantez !...

—Moi, je ne plaisante jamais. Il y a quatre ans, j'ai fait la... j'ai épousé une veuve enfin, scrongnieu ! m'sieur Vinard, entendez-vous. Une veuve ! Moi, Bastouil, décoré, cinq campagnes, trois blessures : côté droit, côté gauche, la dernière... mais n'en parlons pas ! j'ai fait une fin, quoi !

—Eh bien, capitaine Bastouil, vous êtes heureux, pas vrai ? Union sans nuage ! table fine ! café supérieur ! et madame Bastouil, sauf vot' respect, est encore diablement belle.

—Scrongnieu, m'sieur ! Vous avez raison, lieutenant ! Madame Bastouil est diablement belle, comme vous dites... Et le capitaine Bastouil, malgré ses cinq campagnes et ses trois blessures : côté droit, côté gauche, et la dernière... mais n'en parlons pas... vaut bien, scrongnieu, m'sieur ! son pékin de défunt.

—Voulez-vous du citron, capitaine ?

—Et du poivre aussi, scrongnieu, lieutenant !

—Garçon, *une* de Meursault !

—Eh bien, lieutenant, pas content, pas content du tout. Tous les ans, madame Bastouil, le Jour des morts (scrongnieu, m'sieur ! je m'en aperçois bien), madame Bastouil se souvient trop de mon prédécesseur, et ça ne me va pas, ça ne me va pas !

—Étrange, capitaine !—oh ! voilà des beefsteaks !—continuez, capitaine, je vous écoute.

—Non ! scrongnieu, m'sieur ! vous ne m'écoutez pas !—Madame Bastouil, sous prétexte d'aller à la messe, commande le déjeuner de très bonne heure ! ça ne me va pas, ça lieutenant ! Je devine très bien que c'est pour aller fondre en pleurs sur la tombe du pékin de défunt, scrongnieu, m'sieur !

—Un peu de sauce, capitaine ?



*Elle.*—Vous me traitez d'une manière outrageante. Vous m'avez juré mille fois amour et fidélité, et vous voilà à faire la cour à Est. eralda !

*Lui, (cherchant à la consoler).*—Calmez-vous, chère, je vais la lâcher, elle aussi.

—Oui, scrongnieu !—et versez donc à boire, lieutenant ! là !

—Oui, madame Bastouil a ce tort, tous les ans, de vouloir me faire manger de l'avoine. Je ne lui fais pas de misère, moi ! le capitaine Bastouil, scrongnieu, non, m'sieur !

—Madame Bastouil a tort en même temps qu'elle a raison, capitaine ! Les souvenirs, c'est sacré ! Il faut respecter cela, que diable !—Garçon ! *une* côte Saint-Jacques !—Et nous-mêmes !..

—Nous-mêmes, lieutenant, nous célébrons aussi le Jour des morts.

—Oui, tenez, je me rappelle aujourd'hui ce pauvre Bogniot...

—Ah ! oui, l'animal ! n'a jamais voulu permuter avec moi. Tué au combat de Hou-tcha... un déplorable caractère !—A sa mémoire ! buvons !

—A ses manes glorieux !—Pour vous finir mon histoire, lieutenant, je vous disais que madame Bastouil fait avancer l'heure du déjeuner le Jour des morts. Ça ne me va pas, scrongnieu, m'sieur ! La première année je n'ai rien dit. Mais la seconde, j'ai été vous chercher à la caserne du Prince-Eugène, et nous avons déjeuné ensemble.

—Et ça sera la même chose, scrongnieu, lieutenant, jusqu'à ce que le capitaine Bastouil—un peu de pommes de terre, s'il vous plaît ?—passe l'arme à gauche.

—Vous avez raison. Il faut montrer du caractère !

—Parbleu !—Madame Bastouil devrait comprendre qu'il n'est pas flatteur pour le mari actuellement sous les drapeaux de penser qu'un autre a déjà eu son cœur. Le capitaine Bastouil, cinq campagnes, trois blessures, scrongnieu, m'sieur, côté gauche et côté droit, la troisième...

—N'en parlons pas.

—...Le capitaine Bastouil, chevalier de la Légion d'honneur, n'a que les arêtes, c'est possible...

—Ah ! capitaine, vous avez tort...

—N'a que les arêtes ! lieutenant, ne m'interrompez pas... mais, scrongnieu ! m'sieur, il ne faut pas le lui dire !

—A propos, si nous prenions un légume ?

—Va pour un lé-

gume.—Madame Bastouil a tort, lieutenant. Au lieu d'aller se geler les pieds au cimetière, elle devrait être ici, à nos côtés... Vinard, versez donc. Vous ne versez pas, scrongnieu, m'sieur.

—Encore si le défunt avait été un camarade !

—C'est vrai.

—Gruby, par exemple, ce pauvre Gruby !..

—Ah oui !... l'animal !... n'a jamais voulu permuter. Tué à El-Aghouat.—Déplorable caractère !—A sa mémoire, buvons.

—A ses manes glorieux !

—Mais non, le défunt fut un pékin de la pire espèce. Je n'ai jamais pu prononcer son nom, à cet animal-là !

—Enfin ! il me procure le plaisir de casser une croûte avec vous, tous les ans.

—Vous appelez ça *une* croûte !—scrongnieu ! m'sieur, le capitaine Bastouil n'offre jamais de croûte à ses amis.

—Manière de dire, capitaine.

—Je n'ai pas de manière de dire, moi. J'offre à déjeuner ou je n'offre pas. Voilà mon caractère. Maintenant, si ma franchise vous déplaît...

—(A part.) Pauvre capitaine, le défunt lui monte à la tête. C'est tous les ans la même histoire. Madame Bastouil m'em...bête. (Haut) Capitaine, vous ne m'en voulez pas ?

—Moi ! lieutenant !—A un soldat ! en vouloir à un soldat ! moi, le capitaine Bastouil, décoré, cinq campagnes, trois blessures, côté droit, côté gauche et la derrière... scrongnieu ! lieutenant, si j'ose m'exprimer ainsi, vous vous f...ichez de moi !!! Votre main, camarade ! et demandez *une* de Champagne.

—Une de Champagne, garçon !

—Voilà comment je célèbre le Jour des morts, moi ! Et maintenant que je suis soulagé, parlons un peu de ce que fait le maréchal.

ERNEST D'HERVILLE.

## L'AMOUR CONJUGAL

*L'homme de police.*—Puisque vous avez vu l'individu voler votre pantalon chez vous, pourquoi diable ne l'avez-vous pas arrêté ?

*Monsieur Lebrave.*—Je n'aurais pas pu le faire sans réveiller ma femme, et si vous saviez ce qu'elle a peur des voleurs !

## LES GENS CHARITABLES

*L'accordeur de piano.*—Bonjour ! madame, je suis l'accordeur de piano !

*La dame.*—Je ne vous pas fait demander !

*L'accordeur de piano.*—Je sais bien madame, mais c'est le monsieur qui demeure en haut de chez vous qui m'a dit de venir ici.

## UN REMÈDE GLISSANT



*Mathurin.*—Ça fait deux fois que tu vas à la cave pour m'apporter de la gelée et tu ne reviens toujours qu'avec ces fichues inventions !

*Lisette.*—Vois-tu, c'est si glissant, de la gelée ; ça s'est esquivé de m... mémoire

FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

## XXII.—RONCEVAUX.

(Suite)

—Seulement,—reprit Denis Poulailleur,—si vous étiez restés cinq minutes de plus sur le théâtre de cet exploit, je me serais vu forcé de faire le coup de pistolet contre vous.

—Ah bah ! et pourquoi donc ?

—Parce que l'alarme fût donnée presque immédiatement au château de Kergen, et que nous accourîmes aussitôt, le baron et moi, à la tête d'un escadron de laquais parfaitement armés.

—Diable ! fit Roncevaux, je vois que nous l'avons échappé belle !

—Continue.

## XXIII.—UN PAS EN ARRIÈRE.

—Cette fois encore,—poursuivit le lieutenant,—nous n'avions pas de chance ! Tuer un homme et brûler une maison sans résultat, à quoi bon ? . . . Si ce n'est pourtant à s'entretenir la main . . .

—Est-ce à dire que les renseignements qu'on vous avait donnés étaient faux ?

—Parfaitement faux.

—Ainsi, vous n'avez rien trouvé ?

—Quelques misérables écus rognés, voilà tout, le jeu n'en valait pas la chandelle, comme dit le proverbe. Nous regagnâmes une fort jolie grotte que nous avions découverte dans la forêt, à une lieue de Kergen, et nous attendîmes.

—Deux ou trois jours se passèrent sans rien amener. Hier matin, un homme de la bande, qui, déguisé en paysan, nous servait d'éclairéur ou d'espion, comme vous voudrez, nous apprit que le banquier du baron venait d'arriver au château. Ce banquier était Van Goët, notre homme de l'auberge du *Faucon blanc* !

—Je me dis aussitôt que, si mes conjectures ne m'induisaient point en erreur, si vous étiez en effet le gentilhomme français fiancé à la fille de M. de Kergen, la présence de ce juif maudit, qui pouvait vous reconnaître, devait porter un rude coup à vos espérances et même compromettre votre sûreté. En conséquence, j'organisai une surveillance occulte dans les alentours du château.

—Bien m'en prit. Il y a quelques heures, nos hommes arrêterent un courrier qui s'éloignait à toute bride dans la direction de Mannheim. Sur ce courrier on trouva deux lettres. Toutes deux étaient de Van Goët. L'une, adressée à un vieux gentilhomme dont le nom m'échappe, l'engageait à venir immédiatement au château pour y démasquer un imposteur qui prenait un nom mensonger et un titre qui ne lui appartenait point. L'autre, adressée à M. le lieutenant criminel, tout simplement, confirmait les mêmes faits et demandait main-forte, en ajoutant que l'aventurier était un bandit, un voleur, un assassin !

—Il n'y avait plus de doute et plus d'équivoque possible. C'était bien de vous qu'il était question, capitaine. Van Goët vous avait reconnu !

—Je le savais . . . murmura Denis.

—Ah ! vous le saviez ?

—Oui.

—Et par qui ?

—Par ma fiancée, par ma bonne et bien-aimée Marguerite, qui avait entendu, par hasard, les sinistres confidences de Van Goët au baron.

—Fort bien, et que comptiez-vous faire ?

—Je l'ignorais encore ; le temps m'avait manqué pour prendre une détermination quelconque, dans une conjecture aussi difficile.

—Alors, ma brusque intervention n'a dérangé aucun de tous vos plans ?

—Aucun.

—Bravo ! Je poursuis : « Il fallait prendre un parti sur-le-champ, car le temps pressait, il fallait, à tout prix, vous sauver d'un péril que vous ne connaissiez peut-être pas.

—A la nuit tombante, je fis mettre toute la troupe sous les armes. Nos chevaux furent attachés dans le petit bois où vous les avez vus tout à l'heure, et je pénétrai avec mes hommes dans l'intérieur du parc, avec l'intention de forcer les portes du château pour arriver jusqu'à vous, quand tout le monde serait couché et endormi . . . Le hasard nous ayant conduits de votre côté, nous n'avons pas eu besoin de recourir à ce moyen violent et dangereux. Quant au reste, vous le savez aussi bien que moi . . . »

Denis remercia vivement Roncevaux du dévouement qu'il venait de lui témoigner. A une nature comme celle de notre héros, ce dévouement paraissait inexprimable. Cependant il était bien forcé d'y croire puisqu'il en avait eu la preuve manifeste, irrécusable.

Puis, le cours de ses idées parut changer, et, pendant quelques secondes, il garda le silence et s'absorba dans de profondes réflexions.

—Roncevaux, dit-il tout à coup, à quelle distance sommes-nous de cette grotte dont tu me parlais il n'y a qu'un instant ?

—À un quart d'heure de marche tout au plus capitaine.

—Eh bien, tu vas faire descendre de cheval un de nos hommes, tu prendras son cheval pour me laisser le tien, tu me donneras un bon couteau et des pistolets, et, tandis que le reste de la troupe continuera à marcher jusqu'à la grotte où elle nous attendra, toi et moi nous retournerons en arrière.

—Pour aller où ? demanda Roncevaux.

—Au château de Kergen.

Roncevaux tressaillit.

—Au château de Kergen ! s'écria-t-il vivement et d'une voix à peine contenue. Quoi ! vous voulez retourner vous mettre ainsi dans la gueule du loup !

—Je veux me venger . . . Roncevaux.

—Vous venger . . . du baron ?

—Non, certes ! ce noble vieillard ne m'a jamais fait que du bien, et si dans ce monde il y a quelqu'un pour qui je donnerais ma vie, ce quelqu'un c'est lui ! Mais le baron n'est pas seul au château.

—Ah ! oui ! il y a Van Goët.

—Ce juif damné renverse toutes mes espérances ! Sans lui j'étais riche ! nous étions riches, Roncevaux, car ma fortune eût été la tième ! Je me trouvais, comme dans un beau rêve, grand seigneur et millionnaire ! nous partagions en frères. Nul soupçon ne pouvait plus nous atteindre ! nous étions trop haut pour que le doute montât jusqu'à nous ! L'avenir, alors, s'offrait à nos pas, vaste, immense, éblouissant ! Chacun de nos jours n'était qu'une succession non interrompue de plaisirs et d'honneurs ! et cela s'écrulerait ! Ce splendide édifice est sapé par la base ! Et je ne me vengerais pas de celui qui me fait tant de mal ! Ah ! tu ne crois point cela, Roncevaux !

—Ma foi, capitaine, vous avez raison ! la vengeance est une bonne chose ! D'ailleurs, pour peu que Van Goët ait avec lui une cassette aussi lourde que celle dont nous l'avons débarrassé à l'auberge du *Faucon blanc*, l'affaire ne sera point déjà si mauvaise et vaudra la peine qu'on la tente.

—Allons, donne des ordres, et surtout, hâtons-nous.

Roncevaux sauta à bas de son cheval, qu'il partageait avec Denis, et commanda :

—Halte !

Il se fit donner une autre monture, il échangea quelques paroles avec le bandit qui remplissait auprès de lui les fonctions de lieutenant en second, puis il revint auprès du capitaine.

—Et la jeune fille ? lui dit-il. Le bâillon étouffe ses cris, mais elle pleure et se désole.

—C'est un mal nécessaire, répliqua Denis : à mon retour, je la consolerais ; d'ici là, qu'on ait pour elle les plus grands égards. Je brûlerai la cervelle à celui qui s'écarterait en quoi que ce fût du respect profond qu'elle mérite. Jusqu'à nouvel ordre, elle doit croire que je suis captif comme elle et gardé à vue.

—Bien, fit simplement Roncevaux.

Il échangea de nouveau quelques mots à voix basse avec son subordonné.

Ensuite il dit à Denis :

—Quand vous voudrez, capitaine.

Les deux hommes firent tourner bride à leurs chevaux et s'élançèrent au galop dans la direction du château tandis que les chevaliers du poignard et la tremblante Marguerite gagnaient, à une allure moins rapide, un bois qui se trouvait sur la gauche.

—Capitaine,—demanda tout à coup Roncevaux en ralentissant le galop impétueux de son cheval,—vous devez connaître admirablement bien l'intérieur du château de Kergen ?

—Je le connais comme si je l'avais habité pendant dix ans, répliqua Denis. Je le connais d'autant mieux, que je m'en regardais déjà comme propriétaire, et tu sais qu'on ne voit jamais mieux une chose que quand on la voit avec l'œil du maître.

—Non, répondit Roncevaux, je ne le sais pas, du moins par expérience, car je n'ai jamais possédé que ce que je prenais, et ce n'était pas des châteaux, mais je devine.

—Enfin, à quoi voulais-tu en venir ?

—A ceci : Savez-vous quel est l'appartement occupé par Van Goët ?

—Ah ! diable ! s'écria Denis en arrêtant court sa monture : je n'ai pas pensé à m'en informer. J'ignorais de quelle importance cela allait être pour nous.

—Alors, comment allons-nous faire ?

—Nous chercherons, nous trouverons.

—Sans doute ; mais, *chercher* à tâtons dans un château rempli de laquais, n'est-ce pas une entreprise bien chancelante ?

—Ah bah! *qui ne risque rien, n'a rien!* D'ailleurs, le diable nous conduira!

—J'en accepte l'augure et je ne souffle plus mot, capitaine.

Denis et Roncevaux éperonnèrent de plus belle leurs montures, qui bondirent en avant.

Cinq minutes s'écoulèrent. Au bout de ce temps les deux chevaliers arrivèrent au petit bois dans lequel, pendant la soirée, les chevaux des chevaliers du poignard avaient été attachés. Ils passèrent autour d'une grosse branche les brides des coursiers hâletants. Ils assujettirent leurs pistolets dans les ceinturons de leurs épées et ils rentrèrent dans le parc en franchissant cette même clôture qu'ils avaient franchie, pour en sortir une heure auparavant.

#### XXIV. — ALARME.

Il était en ce moment à peu près minuit.

Le ciel, nous l'avons dit, étincelait des feux d'innombrables constellations, et les clartés blanches de la lune dessinaient de grandes ombres sur le sable fin des allées. Rien ne troublait le profond silence de cette heure solennelle, si ce n'est l'abolement lointain du renard au fond des bois, le petit bruit monotone du grillon caché sous l'herbe, ou les rapides coups d'ailes des chauves-souris effarées.

Les deux chevaliers du poignard, pour se rapprocher du château, marchaient dans les massifs, lentement et avec des précautions infinies. Le moindre bruit pouvait les trahir, et, alors, adieu la vengeance si ardemment convoitée par Denis. Enfin ils atteignirent la vaste esplanade qui faisait le tour du château.

Cette esplanade était découverte; on ne pouvait, par conséquent, faire un pas de plus sans se trouver complètement en vue.

Denis et Roncevaux s'arrêtèrent.

—Capitaine, dit le lieutenant, il s'agit de ne point nous aventurer inconsidérément et de ne pas nous compromettre sans résultat. Tenons un peu conseil, s'il vous plaît.

—Soit, fit Denis.

—Dans l'immense façade du château, poursuivit Roncevaux, trois fenêtres sont éclairées; vous le voyez aussi bien que moi.

—Oui, répliqua Denis.

—Quelles sont ces trois fenêtres, je vous prie?

—L'une, la première à droite, donne dans la chambre à coucher du baron Réginald.

—Et l'autre, la seconde de l'étage supérieur?

—Elle ouvre dans l'appartement de Marguerite et de Mina.

—La troisième, enfin, sur le premier rang, mais du côté tout à fait opposé?

—A coup sûr, c'est l'une des fenêtres de l'appartement de Van Goët.

—Vous croyez, capitaine?

—Je n'en doute pas.

—Donc, nous savons ce qu'il importait de savoir, et c'est là qu'il s'agit d'arriver....

—Oui.

—Est-ce facile?

—C'est au moins possible.

—Comment?

—Nous briserons un des carreaux de la porte vitrée du vestibule et nous ouvrirons cette porte. Une fois dans l'intérieur, nous monterons le grand escalier et nous suivrons la galerie qui donne accès dans tous les appartements situés à chaque étage.

—Mais n'y a-t-il pas des domestiques éveillés et faisant le guet toute la nuit?

—Pas habituellement, et je ne suppose pas qu'une exception ait été faite aujourd'hui.

—D'ailleurs, nous avons des couteaux et des pistolets, et nous savons nous en servir.

—Sans doute, mais je désire qu'il n'y ait pas, cette nuit, d'autre sang versé que celui de Van Goët.

—Cependant, capitaine, si l'alarme est donnée et qu'on nous attaque?

—Oh! alors, c'est différent, et il faudra bien nous défendre. Seulement, quoi qu'il arrive, nous ne devons toucher ni à un doigt ni à un cheveu du baron Réginald! sur ta vie, Roncevaux, souviens-toi de ceci, et que cet homme te soit sacré!

—C'est bien, capitaine, et vous pouvez être tranquille.

—Maintenant, allons.

Denis et Roncevaux firent deux ou trois pas en avant.

Mais soudain le lieutenant recula vivement jusqu'au massif d'arbres qu'ils venaient de quitter, et, saisissant Denis par le bras, il le contraignit à en faire autant.

—Qu'y a-t-il donc? demanda ce dernier avec beaucoup de surprise et un peu d'irritation.

—Il y a, capitaine, que tout le monde n'est pas encore endormi dans le château.

—Qui te le fait croire?

—Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Regardez la fenêtre de la chambre des jeunes filles.

—Eh bien?

—Eh bien! il n'y a plus de lumière.

—Mina, sans doute, vient d'éteindre la sienne.

—Cette lumière n'est pas éteinte, capitaine, elle est déplacée. Tenez, voyez plutôt....

En effet, une lueur venait de reparaître derrière les vitres du grand escalier.

Evidemment, la personne qui portait cette lampe ou ce flambeau descendait les marches de l'escalier lentement et avec une sorte d'indécision.

—Attendons,—murmura Denis.

—C'est le plus sûr,—répondit Roncevaux.

Arrivée au premier étage, la lumière s'éclipsa de nouveau.

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis la faible clarté que Denis avait signalé comme venant de la chambre du baron augmenta d'intensité. A coup sûr, la personne qui venait de descendre l'escalier avait pénétré dans cette pièce.

Diab! pensa Denis, qu'est-ce que ceci veut dire?

La réponse à cette question ne se fit pas attendre. Le bruit net et strident de coups de sonnette brusques et répétés se fit entendre dans le silence.

L'effet de ces coups de sonnette fut magique. Des lumières, allumées comme par enchantement scintillèrent derrière toutes les vitres. On les vit passer, repasser, se croiser le long des corridors et glisser confusément sur les marches de l'escalier.

Toutes venaient aboutir à un autre appartement commun, la chambre de Réginald.

Bientôt les portes du péristyle s'ouvrirent violemment, et le baron entouré de presque tous les domestiques du château, parut sur la plus haute marche du perron.

Mina était à côté de lui.

La lueur vacillante des torches portées par les laquais permettait de distinguer l'excessive pâleur du père et de la fille.

—Marguerite! s'écria le vieillard d'une voix assourdie par l'angoisse et l'émotion,—Marguerite!....

Ce plaintif appel s'éteignit dans un silence lugubre.

—Marguerite!—reprit le baron,—Marguerite!.... ma fille.... mon enfant.... ne m'entends-tu pas?... Où est-tu? Au nom du ciel, répond-moi!....

Même silence effrayant et terrible.

—Courez.... —dit alors Réginald à ceux qui l'entouraient, courez, fouillez le parc.... A celui qui me ramènera ma fille, je donnerai ce qu'il me demandera, je le jure, quand bien même ce serait la moitié de ma fortune....

Les laquais descendirent rapidement les marches du perron, s'élançèrent sur l'esplanade et se disséminèrent dans toutes les directions pour gagner les allées qui, de ce point central, s'enfonçaient dans le parc.

Trois personnes seulement restèrent sur le haut du perron. C'étaient Réginald, Mina et le banquier Van Goët, qui venait de quitter son appartement et de rejoindre le vieillard et la jeune fille.

Van Goët se mit à parler vivement; mais la distance était trop grande pour que le bruit de ses paroles, prononcées à demi-voix, pût arriver jusqu'aux chevaliers du poignard.

—Capitaine,—dit en ce moment Roncevaux à Denis après avoir fait des vains efforts pour entendre,—je crois que le succès de votre expérience de cette nuit est plus que douteux et que votre vengeance est bien compromise, pour cette fois du moins.

—J'en ai peur aussi!—répliqua Denis.

(A continuer.)

Montréal, 24 Décembre 1890. J. G. LAVIOLETTE, Ecr. M. D. *Cher Monsieur.* — Votre Sirop de Térébenthine nous a guéris, mon fils et moi, d'un rhume que nous avons depuis plusieurs semaines. Deux bouteilles ont suffi. Je me fais un devoir de le recommander au public. Votre obéissant serviteur, H. A. BRAULT, manchonnier de la maison C. Desjardins & Cie, 1537 rue Ste-Catherine.

Montréal, Novembre 1891. — Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une toux opiniâtre, accompagnée de picotements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisait craindre la consommation de la gorge. Je suis maintenant parfaitement bien et je dois ma guérison au *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25 cents chaque. — FÉLIX SAUVAGEAU, entrepreneur-menuisier, No 179½ rue Saint-Antoine.

Montréal, Décembre 1891. — Je souffrais, depuis plus d'un an, d'une toux opiniâtre accompagnée d'une expectoration abondante et de mauvaise apparence, de transpirations la nuit, de points ou douleurs à la poitrine, d'un affaiblissement et d'un dépérissement général et progressif qui me faisait redouter la consommation. J'ai pris plusieurs remèdes sans aucun soulagement. Je suis maintenant parfaitement bien, au grand étonnement de mes amis et déclare avoir été guéri par le *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. J'en ai pris cinq flacons de 50 cents. Je recommande ce précieux sirop à ceux qui toussent et se croient en consommation. — W. DASTOUS, No 90 rue Saint-Antoine.

MARIAGE RATÉ!

Le comte Eloi de Tournatour du Sac descendait par les femmes,—disaient les uns,—par les hommes, disaient les autres,—par tous les deux, à ce que je crois, d'un des compagnons de Godefroy de Bouillon. Certain de ses ancêtres avait été créé comte de Tournatour du Lac, pour avoir effectué sur son destrier, marchant à reculons, le tour du Lac Asphaltite. Mais, comme il avait espéré en vain la récompense pécuniaire qu'il attendait du trésor royal, en raison de cette prouesse, ses compagnons de lance, déjà "très fin de siècle", l'avaient sobriqueté "comte de Tournatour du Sac".

Depuis cette date, la situation financière des comtes de Tournatour était demeurée très mièvre, à ce point que chacun d'eux dût songer, en se mariant, à faire redorer son blason. Mais la dorure y tenait mal, sans doute parce que le blason était trop vieux.

Le dernier de la race, le comte Eloi, monocle à l'œil, venait de se pendre... à la sonnette de M. Bonbricoulant, gros négociant en fromages, une crème d'homme, qui avait laissé entrevoir au gentilhomme qu'il donnerait volontiers au dit blason un petit coup de lion, si Eloi, on échange, voulait bien épouser sa fille, la blonde Agathe; le notaire des deux familles ayant entamé les pourparlers, l'affaire marchant à souhait, et Eloi, autorisé à présenter, une fois par semaine, aux habitants de la rue Charlot, au Marais, ses hommages et un bouquet blanc, s'amenaient régulièrement chez son futur beau-père, à six heures moins cinq du soir, cinq minutes avant le potage.

Il venait de sonner, pour la quatrième fois, depuis le commencement du mois, à cette porte hospitalière, quand, pour la quatrième fois aussi, un aboiement de roquet retentit de l'autre côté de la boiserie.

—Maudit chien! grommela le comte, que cette musique agaçait; et, comme la bonne ouvrait l'huis, il lança, au jugé, un coup de pointe de bottine à l'exécrable ennemi, et atteignit à la cheville du pied M. Bonbricoulant, qui sourit néanmoins, avec une horrible contraction de la face, en affirmant qu'Eloi ne lui avait fait aucun mal.

On passa au salon, où Eloi salua d'un léger signe de tête mademoiselle Agathe, fort jolie, ma foi, et fort affriolante en son déshabillé couleur crème et camembert. Le fils des croisés se sentit tout ragaillard à cette vue, et pensa qu'il passerait volontiers d'heureux moments avec cette jolie jeune fille.

Leurs regards se croisèrent, et ils se comprirent sans doute, car Agathe rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Après le dîner, on repassa au salon et il y fut question de musique.

—Ma fille, insinua l'ex-marchand de roquet, joue-nous donc quelque chose de nouveau, les Cloches du Monastère, par exemple!

Et Agathe, s'exécutant automatiquement, fit frémir l'ivoire sous ses doigts. Mais, à chaque point d'orgue, bizarre effet de l'harmonie sur la race canine, l'inférieur chienne, toujours invisible, poussait un jappement criard, qui avait le don d'exaspérer le comte, lequel furibond, distribuait au hasard des coups de pied sous les meubles, où il supposait le coupable réfugié.

Un soir même, il se fendit d'une botte si brusque, qu'il renversa un guéridon chargé de cristaux, verre non incassable, qui s'éparpillèrent en poudre.

Comme le comte s'excusait:

—Tranquillisez-vous, répliqua Bonbricoulant en se rengorgeant, nous sommes des gens calés; nous avons le moyen de réparer ce dommage.

Ce pataquès de son futur beau-père irrita davantage encore le comte contre le roquet. A part lui, il grommela derechef, les dents serrées: "Toi, sitôt marié, je t'expulserai, canaglia!"

On venait de procéder à la signature du contrat, en assemblée solennelle. Le comte avait apposé le paragraphe des Tournatour du Sac au bas et un peu autour des pattes de mouches de sa future. Le dîner avait été copieux; le moulin-à-vent, le corton, le moût coulant à flots, le comte, légèrement dans les espaces, songeait aux délices du paradis de Mahomet, et à celles bien proches

maintenant que lui procurerait le délicieux tête-à-tête avec Agathe, quand soudain un aboiement strident l'arracha brutalement à son rêve.

Il sursauta. Eloi se trouvait seul dans le petit salon. Au même moment, tendre vision, Agathe vint dans le même salon pour se reposer un moment des fatigues de la journée. Mû par je ne sais quel ressort, quelle résolution soudaine, Eloi de Tournatour laissa la porte se refermer sur eux deux, et, s'imaginant que le contrat signé lui octroyait quelque petit privilège, il saisit sa future, et lui planta sur la nuque un furieux baiser.

Hélas! le bonheur d'Eloi fut de courte durée. Un aboiement retentit, suivi de plusieurs autres. Agathe s'enfuit, il la poursuivit avec rage de pièce en pièce; l'aboiement les accompagnait, comme une macabre musique de scène. Ah! ce chien! ce chien!

Horreur! en traversant de nouveau le petit salon, éclairé à giorno, il constata, le pauvre, que les aboiements sortaient de la poitrine même de sa fiancée: Agathe aboyait! Infamie! Voilà donc le léger inconvénient dont lui avait parlé le notaire, Maître Coupdouble! Épouser cette femme? Jamais!

Et le dernier des Tournatour, s'élançant dans la rue affolé, rentra précipitamment chez lui, haluciné, en hurlant: "Nom d'un chien!"

TIRÉ D'AFFAIRES

Au milieu d'un cercle de Dames; Jean Lebeau, par politesse sans doute, soutenait qu'il n'avait jamais rencontré de leur côté, de visage laid. "Vous êtes toutes des anges, Mesdames, dit-il."

Une d'elles qui avait le nez horriblement aplati et camard, mais qui du reste était la première à plaisanter de son infirmité, l'interrompit en riant: —"Et moi, Monsieur, oseriez-vous bien dire, à mon nez, que je suis un ange?"

—Oui, Madame, reprit Lebeau, sans se déconcerter, un ange tombé du ciel... Votre malheur, c'est d'être tombée sur le nez."

Un Brevage Délicieux et Fortifiant  
LE CHOCOLAT MENIER

Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.



HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifique feuilleton à bon marché

10 Cts - seulement - 10 Cts

Seconde édition du grand feuilleton à sensation,

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publié, contenant 88 pages grand format

SE VEND 10 CENTS SEULEMENT

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 21 NOVEMBRE  
Après-midi et soir.)

Engagement du comédien populaire

AUGUSTIN NEUVILLE

Assisté par une Excellente Compagnie, dans le répertoire suivant:

LUNDI, MARDI, MERCREDI, Après-Midi et Soirée:

THE NEW BOY TRAMP

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, Après-Midi et Soirée:

THE CANNON BALL EXPRESS

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE: THE FIRE PATROL.

QUEEN'S THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 21 NOVEMBRE, matinées Mercredi et Samedi.

Grand Drame Musical et à Tableaux

De SIR WALTER SCOTT

ROB ROY

Représenté par une troupe d'Acteurs et de Chantres Écossais.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

Semaine prochaine: CURRENT CASH.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE  
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,500 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

